

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

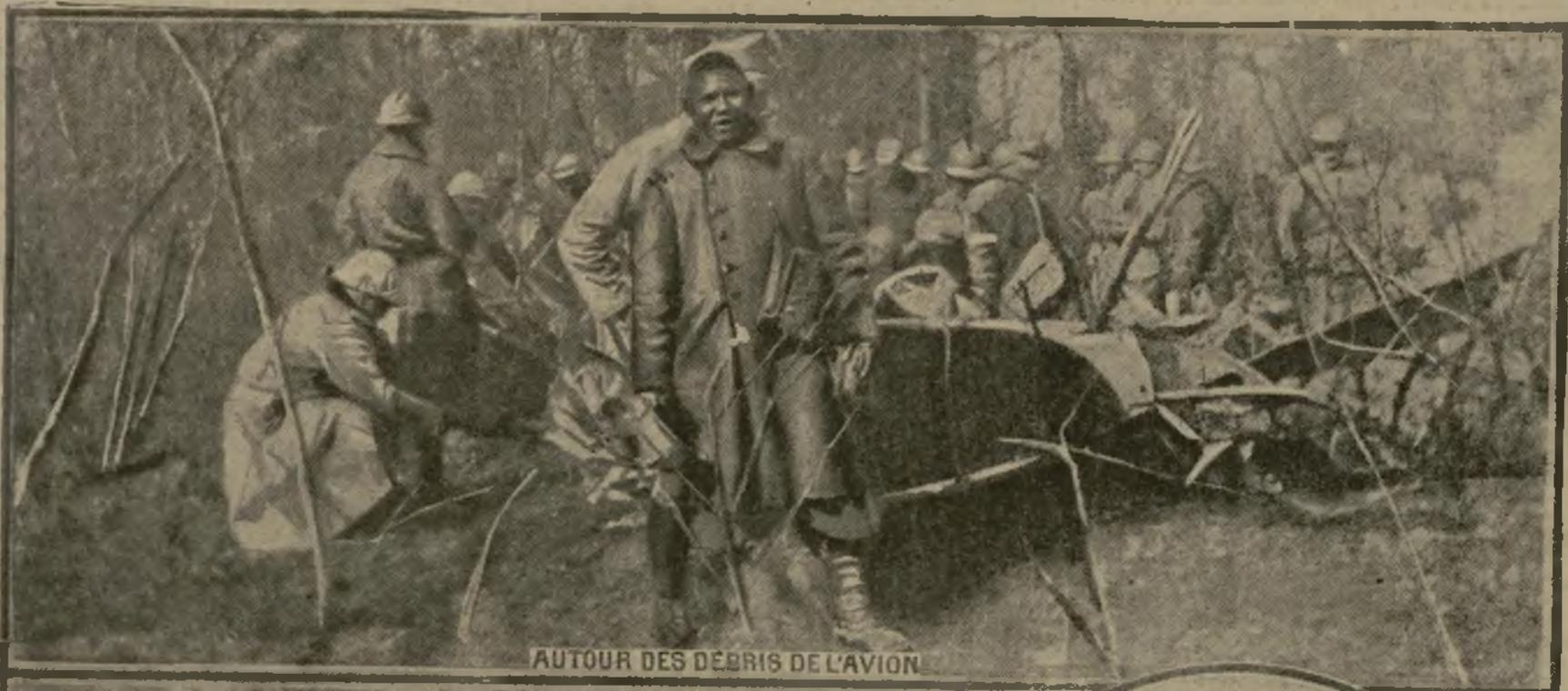
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France: 70 Ans: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: 70 Ans: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non traités ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
28, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 67-44, 67-43
Adresse télégraphique : EXCSL-PARI

NOS JEUNES HÉROS DE L'AIR SE COUVRENT DE GLOIRE



AUTOUR DES DÉBRIS DE L'AVION



TRANSPORT DU CADAVRE DE L'AVIATEUR ALLEMAND



La guerre aérienne ajoute chaque jour à ses prouesses dans les rangs de l'armée française, où un grand nombre de héros de l'espace, la plupart très jeunes et tout à coup révélés — Guynemer, Navarre, Boillot, ex-roi du volant — assallent et vainquent les « vautours » d'Allemagne. Depuis quelques semaines surtout l'activité de nos « aigles » fournit matière à de brillants communiqués, dont les divers documents ci-dessus sont une significative illustration.

Autres bateaux

Je ne suis pas, sans doute, le seul de mes confrères qui, depuis le début de la guerre, ait en la curiosité de relire les lettres de Jules Laforgue à sa sœur et à M. Charles Ephrussi.

Laforgue ? Le nom n'est pas aussi familier à la génération montante que ceux de MM. Paul Claudel ou Francis Jammes... ; c'est pourtant le nom d'un écrivain mort jeune (à 27 ans), dont la perte frappa la génération précédente au cœur — et à la tête. Nul poète, il y a trente ans, ne montra une sensibilité plus vive, plus fraîche, plus limpide. On lui prédisait un avenir magnifique... Il publia deux recueils de vers charmants, à son retour d'Allemagne, et s'éteignit le 20 août 1887 entre les bras de sa jeune femme. On a rassemblé en deux écrits, après sa mort, quelques proses éparses où les perles abondent.

Qu'était-il allé faire en Allemagne, pendant cinq années, de 1881 à 1886 ? Mon Dieu ! il était allé tenir l'emploi de lecteur auprès de S. M. l'Impératrice Augusta, femme du vieux Guillaume, notre vainqueur de 1870.

Et il n'était pas le premier Français que la souveraine eût appelé auprès d'elle. Il avait eu pour prédécesseurs un ami de Gambetta, M. Auguste Gérard, plus tard ambassadeur de France au Japon, et M. Amédée Pigeon, poète et critique d'art.

Jules Laforgue végétait à Paris... MM. Ephrussi et Paul Bourget, qui s'intéressaient à lui, usèrent de leurs relations pour le faire agréer par l'impératrice. C'était la tranquillité : 9.000 francs d'appointements, vie régulière, appartement au palais, *Unter den Linden*, table choisie, serviteurs stylés, etc... Huit jours auparavant, Laforgue dinait d'un morceau de pain et de six sous de charcuterie... ; et voilà qu'il avait l'embarras du choix entre les petits plats... dans les grands !

« Mais je n'ai faim qu'en France !... » écrit-il à sa sœur, en lui racontant son installation.

Il avait pour protectrice la comtesse Hacke première dame d'honneur, et pour ami un brave homme, le docteur Nelken, médecin de la reine. Il causait et allait à l'Opéra avec le docteur ; il faisait des lectures et des dictées à la comtesse, bonne marraine.

L'impératrice Augusta avait alors soixante-dix ans et s'avisait, pour ne pas les paraître, de maints artifices.

« C'est un type accompli de grande dame comme les aiment ceux qui ont vécu en imagination dans les salons du grand siècle et dans ceux du dernier », note Laforgue.

A cette grande dame et tandis qu'elle faisait de l'aquarelle le jeune homme resumait les journaux, lisait un livre, donnait une leçon de grammaire, expliquait... le scruin de liste ! Il prenait ses fonctions au sérieux, préparait avec soin ses lectures et plaisait aussi bien à l'impératrice qu'à son entourage. Il voyait les princes et les princesses... Guillaume II, alors nouvellement marié, doit se souvenir encore du jeune lecteur mince, pâle et doux, assidu auprès de sa grand-mère.

Laforgue trouvait Berlin assomant et la Spree un ignoble ruisseau. Il vivait retiré, faisait de l'allemand, des vers, des articles et correspondait avec Paul Bourget, qui lui garda jus qu'à la fin son affection. Ah ! les jolies lettres inédites que doit avoir en sa possession l'auteur

de ce beau jour, Laforgue fit la rencontre d'une jeune institutrice anglaise et pour l'épouser, se sépara de l'impératrice, dont il n'avait eu qu'à se louer.

Quel soulagement, cependant, lorsqu'il retourna en France ! Il y rapportait intact son esprit clair, éveillé, ironique. Sa joie à Strasbourg ! « On se croirait en France. » Il s'exclama devant le bureau de tabac avec sa lanterne rouge, et devant l'enfant à qui sa bonne disait en français, dans la rue : « Pourquoi que tu pleures ? » Il écrivit à sa sœur : « Cette simple phrase m'est allée au cœur ; le bon moyen de maintenir le patriotisme dans le cœur des Français est de les faire voyager. »

Pauvre Laforgue ! Comme il nous manque aujourd'hui ! Il n'aurait à se repentir de rien, lui, pas même d'avoir été le lecteur de l'impératrice Augusta. Il ne s'efforcera pas de racher par des genuflexions et des paternités l'erreur d'avoir laissé accommoder au goût allemand une de ses œuvres, pour la faire applaudir en 1913 sur un théâtre saxon. Jamais Laforgue n'eût consenti à ce que ses *Moralités légendaires* devinssent un hymne aux divinités germaniques. Il est vrai que l'on gagne à de nouvelles complaisances une petite chapelle ailleurs qu'en Allemagne : chez nous.

Vous parlez de bateaux ? Dormez tranquilles sur le sort de M. Claudel et de M. Francis Jammes : il y en a au moins un que les Allemands ne torpillent pas !

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un député, M. Honnorat, vient d'avoir une idée qu'à première vue je ne trouve pas plus bête qu'une autre : c'est de nous faire mourir une heure plus tôt !

Entendez par là qu'il nous propose, qu'il propose à la Chambre par un projet de loi, d'avancer de 60 minutes, sur tous les cadrans de la patrie, l'heure qu'ils marquent et qui est celle du méridien de Greenwich.

Ce que nous y gagnerions ? Mon Dieu, nous y gagnerions, sans nous en apercevoir, de nous lever une heure plus tôt tout en ayant dormi le même nombre d'heures, sauf le premier matin, et de nous coucher également une heure plus tôt.

Avez-vous remarqué que, depuis une vingtaine d'années, nous devenons de plus en plus « lève-tard » et aussi de plus en plus, sinon « couche-tard » — le noctambulisme est plutôt en baisse — du moins « dîne-tard » ? De sept heures le dîner a été repoussé à sept heures et demie, huit heures, huit heures et demie. Nul ne peut savoir où cela s'arrêtera !

Cela complique les combinaisons des directeurs de théâtre. Cela oblige aussi un certain nombre de braves gens, mécaniciens de chemins de fer, chauffeurs de taxis, waltmen et contrôleurs de voitures publiques, qui ne peuvent faire la grasse matinée, à prendre sur leur sommeil pour nous servir la nuit.

Voilà pourquoi le projet de M. Honnorat, bien que déplorable au point de vue astronomique — l'agit d'aller chercher midi à onze heures, de rater le midi vrai, ou du moins de n'en tenir aucun compte — aurait des résultats plutôt nuisibles.

A moins que — voilà mon objection — mesdames nos épouses et toutes les maîtresses de maison ne veuillent rien savoir ! On aura beau leur dire : « Comme ça nous jouirons une heure de plus de la lumière du joli matin, et nous dormirons quand il fait noir, ce qui est salubre et naturel ; elles songeront : « Ce n'est pas vrai, il est sept heures et demie, c'est une carotte ; l'est que six heures et demie. Je ne rentre pas ! » Et nous les attendrons vainement, les yeux fixés sur nos montres, réglées honnêtement suivant la loi de M. Honnorat !

Pierre Mille.

M. Painlevé vient d'apporter sa double autorité le ministre de l'Instruction publique et de membre de l'Académie des Sciences à la proposition de M. Honnorat, tendant à avancer l'heure légale pendant la durée de la guerre.

Cette réforme n'empêchera pas sans doute l'honorable M. Painlevé d'oublier l'heure, car il est, en avant complet, l'un des hommes les plus distraits de France.

En temps de paix, cette distraction le fait arriver ce qui est de peu d'importance, en somme, car il finit toujours par venir. En temps de guerre, elle le maintient à son cabinet de travail jusqu'à 2 et 2 heures du matin. Et, lorsque la Chambre aura décidé d'avancer l'heure légale, le ministre y perdra encore une heure de sommeil.

Il semble que la constitution par les Allemands de l'université flamande de Gand ne doive pas aller toute seule. Sur cent professeurs, en effet, quatre seulement ont consenti à enseigner à l'université transformée ; et encore, sur ces quatre, un seul est Belge !

Les Allemands auraient-ils entrepris de faire enseigner le flamand par des neutres ? Voilà une carrière toute trouvée — professeur de flamand pour hanches vides — pour Sven Heddin.

Voyons, il faudrait s'entendre. Nous avons déjà raconté ici la mésaventure d'une veuve qui, du fait des fermetures automatiques utilisées pour les portières du Métro, vit son voile pris entre les branches de la perfide tenaille et son chapeau enlevé fort prestement.

C'est là déjà un ennui très réel ; mais il est peu fréquent. Ce qui se produit infiniment plus souvent, c'est la somnoïse manœuvre d'un de ces jeunes employés qui remplacent les mobilisés et qui n'ont pas encore passé l'âge de faire de méchantes farces à

leurs contemporains. A peine le signal du départ est-il donné, et parfois un peu avant, ces spirituels jouvenceaux font marcher la fermeture automatique. Des voyageurs en train de monter sont heurtés violemment, à moins qu'ils n'aient le bras coincé ou le chapeau enlevé. C'est d'abord stupide, et ce n'est pas sans danger. Faut-il attendre l'accident véritable ou une demande de dommages-intérêts pour que la compagnie du Métropolitain invite son personnel à ne pas faire de la fermeture automatique un petit jeu de société ?

On vient de supprimer le visa des télégrammes en Seine et Seine-et-Oise, après s'être rendu compte que la précaution était vaine et illusoire.

Nous connaissons, en effet, un village des environs de Paris où, la mairie se trouvant à près d'un kilomètre du télégraphe et du bourg lui-même, on avait, au lieu de laisser le cachet à la mairie, confié ce cachet à un conseiller municipal du centre du village. Mais celui-ci allait aux champs ; alors, il remettait son cachet à sa femme qui, lorsqu'elle se rendait au fond de son jardin cueillir ses haricots ou nettoyer les cabanes à lapins, l'emportait avec elle ; et elle le déposait sur un banc voisin.

Mère Machin ! criait-on de loin. C'est pour une dépêche.

Vous l'trouverez sur l' banc ! Dans combien de villages encore soumis au visa doit-il en être ainsi — ou à peu près !

Un cas assez délicat se présente, auquel il devient urgent de donner une prompt solution. L'adjudant Navarre, adjudant aviateur, a tellement abattu d'appareils allemands que, de palme en palme ajoutées à sa croix de guerre, il en vient à ne plus savoir comment les y attacher. Il ne lui reste qu'un moyen : c'est d'allonger son ruban. Avant peu, il aura dix palmes. A un centimètre et demi par palme, cela fait un ruban de 15 centimètres. Et le héros infatigable ne s'arrêtera pas là.

Au reste, il y a un précédent : c'est la médaille coloniale du colonel Monteil. Elle est d'une longueur sans pareille et porte un nombre... émouvant de glorieuses agrafes.

Une haute personnalité militaire, appartenant à un pays allié, reçue récemment par le gouverneur militaire de Paris, eut la fantaisie de monter dans la lanterne des Invalides.

Cet officier, que son aide de camp accompagnait dans l'ascension, grava son nom à l'intérieur de la fragile tourelle... On peut encore l'y voir. Et comme l'aide de camp faisait remarquer à son supérieur que ce geste était peut-être un peu gamin, le grand chef répondit avec l'humour dont il est coutumier :

— On ne le saura pas !

— Mais si on lit ?

— On ne croira jamais que moi, général de l'armée de... j'aie pu inscrire mon nom sur un mur comme un commis ou une midinette. On supposera que c'est la farce d'un mauvais plaisant !

Avant d'être le général descendit de la lanterne des Invalides, y laissant sa signature héroïque que, même une lanterne à la main, nul n'oserait reconnaître, — à moins d'avoir lu cet écho.

La certitude de la victoire est tellement ancrée dans les cœurs français que nous finirons par en parler à propos de bottes.

Voici, en effet, ce que la mode nous apporte comme souliers de printemps : le soulier la Victoire, qui est tricolore ; la botte Espérance, qui est blanche avec une claque vert clair.

Et n'allez pas croire que ces nouveautés s'étalent aux devantures pour tenter les plus hardies de nos élégantes. Ce sont des souliers pour hommes dont on vient de lire la description !

Décidément, si cela continue, ces messieurs de l'arrière se verront de loin, cet été.

Une fière réponse...

Elle nous arrive directement du front. Lors des derniers combats autour du fort de Douaumont, un de nos héroïques troupiers du ... de ligne sent soudain une douleur aiguë au bras droit. Sa main pend inerte ; deux balles viennent de le blesser simultanément au poignet et à l'épaule.

Il se redresse, agite de l'autre bras son hebel et reprend sa place au créneau de la tranchée, en criant aux Boches :

— Tas d'idiots ! je suis gaucher !

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE
PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

L'ATTAQUE du poste d'écoute

Il est midi. Je viens d'obtenir l'autorisation d'aller reconnaître, la nuit prochaine, cette levée de terre que nous avons remarquée, ce matin, à égale distance de notre poste d'écoute le plus avancé et de l'ouvrage similaire allemand, qui est inaccessible. Sans doute, ce petit talus masque un nouveau poste d'écoute, que l'ennemi vient occuper, à la chute du jour. Si nous ne nous sommes pas trompés, j'essaierai d'enlever ou de détruire les guetteurs que j'y trouverai.

Des maintenant, je vaque à mon affaire. D'abord, mes hommes... Mon choix est vite fait. Je désigne Aubert et Chabrier, deux gaillards avec lesquels je passerai par tout. Ils sont calmes et audacieux, leur initiative est rapide, et j'ai une confiance totale dans leurs moyens physiques. Je les emmène tout de suite au créneau d'où l'on distingue le mieux la levée de terre en question. Tout à l'heure, nous l'examinons à la lunette. Voici, à droite de cette butte, un buisson dont la dimension et la profondeur sont à retenir. Nous discernons que les fils de fer qui barrent, de notre côté, l'accès de ce poste d'écoute sont moins enchevêtrés vers la droite de la levée de terre. Excellent! Aubert, qui a une vue d'épervier, assure qu'on pourra se glisser dessous assez facilement. Il affirme, aussi, que ce cheval de frise ne tient guère sur ses jambes... Avec un peu de patience, nous réussirons à le faire brouter un peu plus loin. A présent, allons nous occuper des vêtements que nous porterons et des armes dont nous nous munirons. L'obscurité sera moyenne, car il n'y aura pas de lune. En conséquence, comme notre uniforme bleu horizon est beaucoup plus visible qu'une tenue sombre, la nuit, cherchons trois chandails de couleur marron ou bleu marine, qui remplaceront nos tuniques. Nous les trouvons facilement. Nous serons coiffés de nos calottes. Maintenant, les armes. Réduisons leurs dimensions à leur plus simple expression. Pas de fusil ou de carabine, pas de baïonnette. Seulement, un revolver, un poignard et un gourdin très court, que nous fixerons à notre poignet par une lanière, cela pour ne pas le perdre en rampant. Et n'oublions pas une cisaille.

Quatre heures du matin. Exécution... Pourquoi j'ai opté pour une heure si tardive? Parce que, dans cette saison, de part et d'autre, les hommes prennent des factions nocturnes plus nombreuses. Les dernières se ressentent de leur fatigue. Ils se laissent aller. Ils écoutent et observent avec moins d'acuité. Donc, surprise possible.

Je ne décrirai pas les péripéties qui se sont produites durant notre cheminement vers le poste d'écoute... Nous venons d'atteindre le buisson dont j'ai parlé tout à l'heure. Là, commençons les vraies difficultés. Aucun bruit suspect dans la direction de l'ouvrage. Attendons encore... Soudain, nous percevons une brève toux qui a été contenue. Nous sommes fixés! Aubert restera là, en vedette. Suivi de Chabrier, je vais aller soigner le tousseur.

J'ai à choisir entre deux méthodes : l'attaque par surprise, en bondissant d'un peu loin dans le tas, et la même attaque, mais précédée d'une marche d'approche qui donnera le change à l'ennemi. La première a l'inconvénient de laisser aux guetteurs le temps de donner l'alarme, soit par la voix, soit au moyen du fil de fer qu'ils ont sous la main, lequel actionne une sonnette placée dans le poste principal. Je choisis la seconde, et nous commençons de ramper vers les derrières du poste d'écoute. Mes prévisions étaient justes. Nous trouvons un boyau de communication qui aboutit à l'ouvrage. Nous y pénétrons, je coupe le fil de fer de la sonnette et Chabrier fait tomber sans bruit le cheval de frise que les guetteurs doivent renverser avant de se replier sur le poste, en cas d'attaque. Nous voici barricadés dans la place. Maintenant, plus de précautions. N'étouffons même point nos pas!

Au moment où nous distinguons les deux hommes qui occupent l'ouvrage, nous entendons : « Halt!... Wer da? » (Halt!... Qui est là?) A voix basse et irritée, je réponds : « Leise!... hundert! » (Doucement!... cent!) Cette aménité classique a certainement révélé à mes clients qu'ils ont affaire à un de leurs officiers, qui effectue une ronde. Encore deux mètres... Nous bondissons, et les deux guetteurs reçoivent simultanément sur le crâne un coup de gourdin qui les couche, endormis. Cela fait, nous nous abattons sur eux. Comme je veux emmener le moins malade, je le bâillonne... La prise était d'importance. L'homme avait dessiné sur son carnet de route le plan des tranchées allemandes et des emplacements des mitrailleuses.

Franz Toussaint.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux

LA BATAILLE DE VERDUN

Nous repoussons de violentes attaques.

Nous progressons au bois d'Avocourt.

Les Allemands viennent de jeter de très fortes attaques sur le saillant que forment nos positions de la rive gauche de la Meuse, en portant leur principal effort contre les deux angles de ce saillant dans la région de



Malancourt et au village de Béthincourt. Ils ont été complètement repoussés en ce dernier point; de l'autre côté, ils n'ont réussi qu'à prendre pied dans le hameau d'Haucourt.

C'est là un fort piètre résultat, car sans aller jusqu'à contondre Haucourt avec Malancourt, il suffit d'un regard sur la carte pour voir que le hameau n'est qu'une dépendance du village, dont un intervalle de 200 mètres à peine le sépare. Les Allemands sont à Malancourt depuis le 30 mars; il leur a fallu six jours, et plusieurs attaques infructueuses, pour pousser jusqu'à Haucourt, qu'il n'entraîna nullement dans nos intentions de défendre à outrance.

En effet, un village situé, comme c'est presque toujours le cas, dans une vallée ou une dépression, ne peut servir que de position avancée, puisqu'il est dominé par des hauteurs où sont établies les positions principales. Un exemple frappant est fourni par le village de Donaumont, dont les Allemands ont fini par s'emparer le 2 mars après d'énormes sacrifices, et d'où ils n'ont jamais pu déboucher depuis lors, parce que nous tenons la partie haute du plateau. La possession de Haucourt leur sera moins utile encore, parce qu'ils s'y trouvent pris directement sous les feux de notre artillerie.

Nous avons d'autre part prononcé avec un succès complet une vive attaque sur le bois d'Avocourt. Nous avons déjà reconquis la corne sud-est de ce bois; cette position a été élargie dans sa partie méridionale et raccordée à un ouvrage situé plus à l'ouest, à la lisière du bois et à proximité du village d'Avocourt.

On prend là sur le fait la différence de deux

tactiques. Celle de l'ennemi ne cherche que l'apparence du succès. Peu lui importe la valeur du terrain. Les hommes seront dépensés sans compter pour un saillant insignifiant ou un fond de vallée d'où il sera impossible de sortir. Nos offensives ne sont prononcées qu'à bon escient, sur des positions bien choisies dont la possession suffit à nous rendre maîtres de tout le terrain environnant.

La tactique allemande est lourde et sans discernement; la nôtre est souple et judicieuse. Chaque jour affirme davantage, et tout à notre profit, ce contraste.

Jean Villars.

LE LIEUTENANT-COLONEL DRIANT

Les derniers renseignements parvenus hier à la présidence de la Chambre ne laissent malheureusement aucun doute sur le sort du lieutenant-co-



(D'après l'illustration.)

La dernière photographie
du lieutenant-colonel DRIANT

lontel Driant. Le député de Nancy est tombé au champ d'honneur dans l'affaire du bois des Caures, au début de la bataille de Verdun.

Les déclarations du chancelier allemand

« Puisqu'on ne nous offre pas la paix, nous irons jus-

« Et nous poursuivrons sans adoucissement la guerre sous-marine. »



M. SPAHN, qui prit la parole, au nom du Centre, et renchérit sur les déclarations du chancelier.

BERNE. — Les dépêches de Berlin complètent le compte-rendu de la séance d'ouverture du Reichstag, ainsi que le discours de M. de Bethmann-Hollweg, dont certains passages ne figuraient pas dans les dépêches de la soirée de mercredi.

La salle était comble. Dans la loge diplomatique, on remarquait naturellement que le nombre de représentants était restreint par l'état de guerre : les ambassadeurs des Etats-Unis et de Turquie et l'envoyé diplomatique bulgare étaient seuls présents.

Tous les ministres étaient au banc du gouvernement ainsi que de nombreux membres du Conseil fédéral de l'empire. Dans les tribunes, beaucoup d'officiers de l'armée de terre et de mer.

Le chancelier, militarisé depuis son entrée en charge, est parvenu au grade de général à la suite : il portait l'uniforme gris de son grade. Il a prononcé son discours du ton calme et persuasif qui lui est ordinaire.

La Chambre l'a écouté avec une attention soutenue et lui a manifesté son approbation. Elle a particulièrement applaudi les passages où le chancelier a exprimé la confiance que l'Allemagne avait de sa force, et la fin de son discours a laissé l'impression d'une entente parfaite entre le chancelier et la représentation nationale. Les interruptions

habituels de Liebknecht n'ont en rien affaibli cette impression.

Voici quelques passages omis par la note officielle de la nuit de mercredi et dont le texte précis mérite d'être connu :

« Les gouvernements avaient persuadé aux nations ennemies que notre puissance militaire était sur son déclin, que nous n'avions plus d'hommes et que le moral de nos troupes était ruiné. Je pense que la bataille de Verdun les instruit mieux; les opérations préparées avec une ampleur de vues générale, sont exécutées par des troupes héroïques qui remportent avantages sur avantages, contre un ennemi qui lutte avec une bravoure allant jusqu'au sacrifice... »

« Dans leurs efforts pour nous affamer et nous bloquer, et pour faire porter le poids de la guerre sur tout le peuple allemand, sur les femmes et sur les enfants, l'Angleterre et ses alliés n'ont tenu aucun compte du droit des neutres à faire avec les puissances centrales un commerce et un trafic légitimes. »

« Le gouvernement anglais n'a pas eu honte de s'opposer même aux efforts des philanthropes américains qui voulaient apporter du lait pour les petits enfants allemands. Aucun neutre ne peut contester notre droit de nous défendre contre cette guerre de la faim. Personne ne peut exiger que nous nous laissions dépourvoir des armes dont nous disposons pour notre défense. Nous les employons et nous devons les employer (Applaudissements. Cris : Très bien!) »

« Quand, le 9 septembre, l'Angleterre a déclaré que nous étions prêts à parler de paix, je disais que je ne pouvais découvrir chez nos adversaires aucune trace des mêmes dispositions. Tout ce qui est arrivé depuis et tout ce qui a été entendu des dirigeants ennemis montre que j'avais raison. Les discours prononcés à Londres, à Paris, à Petrograd et à Rome sont si clairs que je ne veux pas m'étendre davantage à ce sujet. Je dirai seulement qu'à l'adresse de M. Asquith je ne répondrai pas par des injures personnelles (Applaudissements), car j'estime que les injures personnelles manquent de dignité, même en temps de guerre. (Applaudissements.) »

« Je veux toutefois répondre objectivement et brièvement. Pour M. Asquith, la destruction complète et définitive de la puissance militaire de la Prusse reste la condition essentielle de toutes les négociations de paix. En même temps, il refuse de voir dans mon discours des offres allemandes pour la paix. Chacun est disposé à discuter les offres de paix qui viennent du côté de l'adversaire, mais admettons maintenant que j'aie fait à M. Asquith la proposition d'examiner avec moi les possibilités d'une paix et qu'il ait formulé immédiatement la condition de l'anéantissement définitif et complet de la puissance militaire de la Prusse : la conversation aurait été terminée avant d'avoir commencé. (Approbations, hilarité.) »

« A de pareilles conditions de paix, nous ne pouvons donner qu'une réponse et cette réponse doit être donnée par l'épée. (Vifs applaudissements.) »

« Si nos adversaires veulent laisser continuer les massacres et les dévastations de l'Europe, ils seront seuls responsables. Nous saurons nous défendre. Notre armée frappera des coups toujours plus forts. (Vifs applaudissements.) »

« Au début de la guerre, j'ai rappelé la parole de Moltke, que nous aurions encore une fois à défendre, dans un combat sanglant, ce que nous avions conquis en 1870. Nous sommes entrés dans la lutte pour l'unité et la liberté de la nation, étant résolus comme un seul homme. C'est cette Alle-

la faiblesse des siècles passés alors qu'elle était exposée à tous les caprices de ses voisins, qu'elle était le souffre-douleur de l'Europe, qu'elle était maintenue sans cesse dans ses liens, même après les guerres, et empêchée de développer sa puissance économique. »

« C'est ce que nos ennemis entendent par anéantissement de la puissance militaire de la Prusse; ils s'y briseront la tête. »

« Tout autres sont pour nous le sens et le but de cette guerre. Nous voulons que l'Allemagne soit forte et solidement protégée, que personne ne soit jamais plus tenté de nous anéantir et que chacun, dans le vaste monde, soit obligé de reconnaître notre droit d'utiliser librement nos forces pacifiques (Applaudissements.) »

« Si l'Angleterre, la France et la Russie n'étaient pas unis contre nous et n'avaient pas tenté de faire renaître un temps appartenant pour jamais à l'histoire, la paix de l'Europe aurait été peu à peu consolidée par la force même de notre développement pacifique. C'est ce but que se proposait avant la guerre la politique allemande. Tout ce que nous voulions nous pouvions l'obtenir par un travail pacifique. Nos adversaires ont choisi la guerre. (Interruption de M. Liebknecht.) »

« Maintenant la paix de l'Europe doit surgir d'un fleuve de sang et de larmes et de tombeaux de milliers d'hommes. Nous sommes entrés dans la lutte pour nous défendre, mais ce qui était autrefois n'est plus aujourd'hui et on ne peut pas arrêter la marche de l'histoire : le recul est impossible. »

(Voir la suite en Dernière Heure).

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 6 Avril (613^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, un coup de main exécuté par nous ce matin sur une tranchée ennemie, près de la route de Saint-Hubert, nous a permis de faire subir des pertes sensibles à l'adversaire et de ramener une vingtaine de prisonniers. Pendant l'attaque effectuée dans le secteur voisin notre artillerie a violemment canonné la portion du bois d'Avocourt occupée par les Allemands.

Dans la région de Verdun, l'ennemi, après le calme relatif de l'après-midi d'hier, a déployé une très grande activité en fin de journée et au cours de la nuit. A l'ouest de la Meuse un bombardement d'une extrême violence déclanché sur la région comprise entre Avocourt et Béthincourt a été suivi d'une série d'attaques à très gros effectifs sur les deux saillants principaux de ce front. A notre droite, toutes les tentatives de l'ennemi contre le village de Béthincourt ont été brisées par nos feux. En même temps, l'ennemi s'est acharné au centre contre le village d'Haucourt. Après des échecs répétés et de sanglants sacrifices il a pris pied, au cours de la nuit, dans ce village que nous tenons sous le feu de nos positions dominantes.

De notre côté, après une courte préparation d'artillerie, nous avons lancé une vive attaque débouchant du réduit d'Avocourt en vue de relier ce réduit à un de nos ouvrages situé aux lisières du bois au nord-est d'Avocourt. Nous avons enlevé au cours de cette opération, qui a pleinement réussi, une large portion de terrain dite « le bois Carré » et fait une cinquantaine de prisonniers.

A l'est de la Meuse, deux attaques ennemies dirigées sur nos positions nord du bois de la Caillette n'ont eu d'autre résultat que de coûter des pertes sérieuses aux Allemands.

Rien à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, nous avons fait exploser une mine dans la région de Vauquois.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont continué à bombarder avec persistance le saillant de Béthincourt, les villages d'Esnes et de Montzéville.

A l'est de la Meuse, la côte du Poivre a été soumise au cours de la journée à un violent bombardement qui faisait présager une attaque, mais nos fils de barrage ont empêché l'ennemi de sortir de ses tranchées. Au sud-ouest du fort de Douaumont, une série de petits combats allant jusqu'au corps à corps a boyaux et ouvrages ennemis sur un front de cinq cents mètres et sur une profondeur de plus de deux cents. Une contre-attaque déclanchée par l'ennemi en fin de journée a complètement échoué.

En Woëvre, nos batteries ont exécuté des concentrations de feux sur divers points du front ennemi.

En Lorraine, notre artillerie s'est montrée active à l'est de Lunéville, entre la Vezouse et les Vosges.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle.

Communiqué britannique

LONDRES. — Front occidental. — Hier soir, près d'Hulluch, nous avons fait exploser avec succès des mines qui ont endommagé une galerie allemande et ont détruit des postes établis dans d'anciens entonnoirs.

Aujourd'hui, nous avons canonné, avec de très bons résultats, les ouvrages allemands établis près de Bois-Grenier.

L'artillerie a montré une très grande activité de part et d'autre, dans les parages de Saint-Eloi.

Au nord de la route d'Ypres à Saint-Julien, notre grosse artillerie a exécuté un bombardement efficace, endommageant gravement les tranchées allemandes et causant de nombreuses explosions.

Propos d'un inconnu

PORTES DE SÉCURITÉ

Tandis que la bataille de Verdun semble prendre sa forme définitive, qui est l'épuisement des masses du kronprinz contre nos lignes, beaucoup s'imaginent que l'état-major allemand continue son effort pour rassurer l'opinion publique d'outre-Rhin, en faisant preuve de mordant. Cette opinion pourrait être juste, mais partiellement. Nous ne sommes pas simplement en présence d'un cas d'entêtement germanique comme on le supposerait, à première vue. Pour rassurer les populations, la presse et les présidents de « Verein » font des efforts désespérés, en racontant chaque jour au peuple allemand qu'il est victorieux et que les Alliés veulent sa mort à cause même de sa victoire. Le chancelier voudrait bien faire croire l'occupation de la Belgique, du Nord de la France, de la Pologne et de la Serbie, plus que comme des gages utiles pour discuter la paix. Ne nous mettons pas un bandeau sur les yeux : regardons nettement la manœuvre politique du gouvernement impérial. C'est un de nos meilleurs moyens d'être forts.

Disons ceci : les Allemands cachent très rarement leurs intentions. Le tout est de bien les connaître, d'abord, et ensuite de bien savoir lire leurs journaux; puis, quand, par hasard, ils veulent faire les finsauds, de découvrir la malice, qui, je ne le répéterai jamais assez, est toujours cousue de fil blanc.

A propos donc de leur acharnement contre Verdun, il est aisé de voir qu'il se règle, devant la forteresse lorraine, cette fameuse question des « portes de sécurité », question de la plus haute importance et sur laquelle il est bon d'éclairer le public français. Je n'ai pas assez insisté sur ce sujet dans ma note sur les contradictions du major Morah avec M. Theodor Wolff, directeur du Berliner Tageblatt et ami de M. de Jagow (malgré ses démentis!).

Le but des Allemands pangermaniques a toujours été de défendre leur sol chez l'adversaire, en s'appuyant sur les forteresses dont on s'empare dès le début des hostilités. Cela, ils l'ont toujours dit et toujours écrit. Leurs journaux officiels ou leurs revues militaires ne nous ont jamais laissé d'illusions sur cette intention. Ils ont pris soin de nous expliquer que leurs « portes de sécurité » étaient, du côté russe : Lodz, Varsovie, Brest-Litovsk et Novo-Georgiewsk; du côté occidental : Liège, Longwy, Verdun-Metz et Belfort.

En août-septembre 1914, ils se sont rués sur Liège, Longwy, Verdun. Ils n'ont pu s'emparer de Verdun, et l'offensive française en Alsace les a arrêtés net pour Belfort. Après la Marne, la guerre a stagné. Ils se sont alors tournés contre les « portes de sécurité » occidentales; puis, encouragés, ils ont voulu revenir et s'emparer de Verdun (ou de Belfort), afin de pouvoir dire que leurs rêves politiques sont devenus des réalités.

C'est la raison véritable de leur acharnement. L'état-major allemand sait que la partie est perdue pour lui si l'honneur national germanique vient s'épuiser et mourir devant l'objet de ses convoitises.

L'Inconnu.

BRILLANT SUCCÈS DES ANGLAIS dans la région de Saint-Eloi

Les Allemands annonçaient récemment que les troupes britanniques étaient arrivées, à la suite d'explosions de mines, à endommager leurs lignes dans la région de Saint-Eloi. Cet aveu déguisait mal un brillant succès de nos alliés, parvenus à un point de la ligne ennemie, qui les avait fort gênés jusque-là.

L'attaque, minutieusement préparée, se produisit le 27 mars, à 4 h. 15 du matin. Six mines explosèrent en même temps, projetant sur plus de 300 mètres de long une nappe de flammes, atteignant sa hauteur 25 mètres au moins. Dans la tranchée allemande, ce fut une effroyable surprise. Précisément, le 18^e bataillon de chasseurs de la 46^e division de réserve venait de relever le 125^e saxon. La 4^e compagnie fut à peu près détruite par l'explosion. Deux autres compagnies subirent avant toute attaque des pertes effroyables. En même temps, les troupes d'assaut s'avançaient rapidement et atteignaient en avant des entonnoirs la ligne allemande de soutien, qui formait la corde longue de 150 mètres du saillant tombé aux mains de nos alliés. Aussitôt, la position fut consolidée, et des Allemands apeurés furent saisis dans tous les recoins de la tranchée. Il y avait encore une douzaine de mineurs appartenant au régiment saxon qui venait d'être relevé. Ils se rendirent également. En quelques instants, 200 hommes et 5 officiers furent dirigés sur l'arrière. Dans la journée, toutes les tentatives de contre-attaque se brisèrent contre la résistance anglaise.

Tel fut le bilan de cette opération, aussi brillamment que rapidement enlevée. Ainsi, l'armée britannique s'entraîne, donne la mesure de sa valeur combattive et se prépare pour de plus vastes succès.

Vittel-Grande Source

Goutte - Gravelle - Arthritisme

DERNIÈRE HEURE

Le Reichstag approuve les déclarations de M. de Bethmann-Hollweg

POUVAIT-IL FAIRE AUTREMENT ?

[SUITE DU DISCOURS DU CHANCELIER]

On ne s'imaginera pas qu'à l'Ouest nous abandonnerons, sans avoir des garanties sûres pour l'avenir, le pays où a coulé le sang de notre peuple. Nous voulons créer des garanties réelles afin que la Belgique ne devienne pas un Etat vassal de l'Angleterre et de la France et ne soit pas transformé en ouvrage avancé contre l'Allemagne, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique (Vifs applaudissements). La non plus, le sort des batailles ne revient pas en arrière.

L'Europe qui sortira de cette crise, la plus formidable de toutes celles qu'elle a subies, ne sera pas la même qu'autrefois sur bien des points. Ce qui est brisé, l'est pour toujours. Les richesses détruites ne renaîtront pas de longtemps. Quoi qu'il arrive, il faut que, pour tous les peuples, l'Europe soit un champ de travail pacifique. La paix qui doit mettre fin à cette guerre doit être une paix durable; elle ne doit contenir aucun germe d'une nouvelle guerre, elle doit contenir le germe d'un ordre pacifique définitif. (Applaudissements, interruptions de M. Liebknecht.)

La dernière fois que je suis allé au quartier général je me suis trouvé avec l'empereur dans les mêmes lieux où je l'avais accompagné l'année précédente. Sa Majesté s'en souvient et me rappela avec une profonde émotion les graves événements survenus depuis.

A lors, les Russes étaient avancés jusqu'à la crête des Karpathes. Les opérations de rupture de leur front à Gorlice et la puissante offensive du maréchal de Hindenburg n'étaient pas encore commencées.

Aujourd'hui, nous avons pénétré profondément dans la Russie.

Alors les Français et les Anglais occupaient Gallipoli et espéraient soulever les Balkans contre nous.

Aujourd'hui, la Bulgarie s'est placée fermement à nos côtés.

Alors nous livrions une rude bataille défensive en Champagne.

Maintenant, le tonnerre de l'artillerie accompagne les paroles de l'empereur.

M. Spahn approuve et renchérit

La péroraison du discours du chancelier est saluée sur tous les bancs par des applaudissements répétés. Une interruption de M. Liebknecht est étouffée par des protestations véhémentes.

M. Spahn, du centre, remercie le chancelier de ses déclarations, notamment de celles qui concernent le but à atteindre lors de la conclusion de la paix.

Il ajoute :

« Nous ne voulons pas d'une guerre de conquête, mais aujourd'hui nous devons opérer des rectifications de frontières. Des institutions politiques et militaires de nos adversaires ne doivent pas rester intactes. Nous devons disposer de territoires plus considérables que celui de l'empire d'Allemagne. Cette guerre qu'on nous a imposée doit assurer notre situation de puissance mondiale. » (Vifs applaudissements.)

Et le socialiste Ebert corrobore

Le socialiste Ebert reconnaît que le chancelier a exposé clairement la situation. Il ajoute : « Les paroles pacifiques prononcées le 9 décembre n'ont rencontré aucun écho chez l'adversaire. Les avances du chancelier ont été accueillies à Londres, à Paris et à Pétersbourg avec des fanfares guerrières. Restons debout pour la défense de la patrie. En défendant le pays, nous défendons également les intérêts vitaux de l'industrie allemande et nous nous défendons nous-mêmes. » (Applaudissements.)

La presse berlinoise fait chorus

GENÈVE. — On mande de Berlin :

Commentant le discours du chancelier à la séance du Reichstag du 5 avril, le *Berliner Tagblatt* dit :

Le discours exprime la ferme confiance dans l'avenir du peuple allemand tout entier; nous nous joignons de toutes nos forces aux chaleureux remerciements que le chancelier a adressés aux combattants. Il faut aussi approuver le chancelier lorsqu'il rend un hommage adouci à l'esprit de sacrifice de la population pauvre. Il faut qu'on tente tout ce qui est possible pour épargner aux femmes et aux enfants allemands, ainsi qu'aux non combattants, la famine dont on les menace.

La *Gazette de Voss* approuve spécialement le passage où le chancelier, répondant au discours de

M. Asquith, déclare qu'il ne saurait être question de paix tant que l'Angleterre considérera la destruction de la puissance militaire de la Prusse comme le but de la guerre.

La *Freistattige Zeitung* relève le sérieux et la fermeté avec lesquels le chancelier a proclamé la résolution de toute l'Allemagne de se défendre par tous les moyens dont elle dispose contre la guerre anglaise tendant à l'affamer.

La séance d'hier

GENÈVE, 6 avril. — On mande de Berlin :

Le Reichstag continue aujourd'hui la discussion du budget en deuxième lecture.

Le chancelier assiste à la séance.

Le député Payer, du parti populaire, a la parole :

Nous sommes heureux, dit-il, de l'unanimité qui règne au sein de la commission au sujet de la question des sous-marins. Le discours du chancelier provoque dans le pays une grande satisfaction et ne manquera pas d'attirer l'attention.

L'étranger peut tirer de ce discours la conviction du gouvernement qu'aucune puissance au monde ne pourra nous enlever ce que nous possédons. Les déclarations faites sur les buts de la guerre à l'est et à l'ouest, déclarations qui prouvent le sang-froid et la force du gouvernement, correspondant aux aspirations des progressistes.

Les neutres ne se sentent pas sur un lit de roses; leurs sacrifices et leur martyre formeront une page spéciale de l'histoire. La pression exercée sur la Hollande est devenue si forte qu'elle ne regarde plus seulement la Hollande; cette dernière se voit obligée de protéger ses côtes, non pas contre les puissances centrales, mais contre l'Entente.

La Hollande a reçu un sérieux et tragique avertissement par le sort de la Grèce. Nous devons dire ici que nous ne nous sentons pas seulement rapprochés par la race avec les Hollandais, mais que nous ressentons très vivement que la Hollande ne souffre pas seulement pour elle, mais aussi pour nous. (Vifs applaudissements.)

La pression exercée contre la Hollande a pour but d'étouffer le peuple allemand. (Approbattons.)

J'ai le profond respect de la vigoureuse force du peuple hollandais qui, fidèle à son histoire, se lève pour défendre son indépendance et sa liberté. (Vifs applaudissements.)

Le député Steesmann, national libéral, parlant ensuite, déclare qu'en réponse aux décisions de la Conférence de Paris, tendant à renforcer le blocus, l'Allemagne doit user de tous ses moyens pour abattre l'orgueil anglais.

Nouveau succès anglais en Mésopotamie

LONDRES. — Le ministère de la Guerre communique les détails suivants sur la lutte en Mésopotamie :

Le corps anglais se trouvant sur le Tigre, sous le commandement du général Goring, remplaçant d'Umm el-Hannah, le 3^e jour de la position ennemie matin.

Nos tranchées avaient été préalablement poussées en avant à l'aide d'une sape jusqu'à environ 90 mètres des positions ennemies et quelques-uns de nos bataillons, à l'aide de pousées faites avec une rapide succession, ont pris d'assaut la première et la seconde ligne de défense ennemies. La troisième a été également capturée grâce au soutien apporté par le feu concentré de l'artillerie et des mitrailleuses.

A 7 heures du matin, la quatrième et la cinquième ligne de défenses ennemies se trouvaient aussi entre nos mains.

Une reconnaissance aérienne nous a appris alors que l'ennemi renforçait fortement ses positions de Falahiyah et de Sannayahat, respectivement à 5.000 et 10.000 mètres des tranchées de première ligne d'Umm el-Hannah.

Comme ces positions pouvaient seulement être approchées en terrain découvert, le général commandant a ordonné de cesser l'attaque jusqu'à la nuit. Durant ce temps, une autre division, sous le commandement du général Keary, capturait les tranchées ennemies sur la rive droite, en face de Falahiyah. Sur cette rive, l'ennemi a opéré durant l'après-midi une forte contre-attaque à l'aide de cavalerie et d'infanterie, appuyée par l'artillerie. Cette attaque a néanmoins été repoussée avec un plein succès. Nous avons pu conserver et consolider les positions conquises.

Le général Goring a repris sur la rive gauche son mouvement en avant vers 8 heures du soir, emportant la position de Falahiyah.

35 avions allemands ont été abattus au cours du mois de mars

[OFFICIEL]

Pendant le mois de mars, notre aviation de combat s'est montrée très active sur tout le front, notamment dans la région de Verdun.

Au cours de nombreuses luttes aériennes, 31 avions allemands ont été abattus par nos pilotes, dont 9 sont tombés en flammes ou se sont égarés sur le sol dans l'intérieur de nos lignes, et 22 ont été descendus dans les lignes ennemies. Aucun doute ne subsiste touchant le sort de ces 22 avions que nos pilotes avaient attaqués dans les lignes ennemies; 12 de ces derniers ont été vus tombant en flammes et 10 se sont abattus en vrille sous le feu de nos aviateurs.

En outre, 4 avions allemands ont été descendus par nos canons spéciaux, dont 1 dans nos lignes, aux environs d'Avocourt et 3 dans les lignes ennemies (1 à proximité de Suippes, 1 près de Nouvion, 1 près de Sainte-Marie à Py).

A ce total de 35 avions allemands détruits pendant le mois de mars, il faut opposer le chiffre de nos pertes aériennes qui se montent à 13 avions et se décomposent comme suit :

1 avion français abattu dans nos lignes;

12 avions français abattus dans les lignes allemandes.

Trois zeppelins ont pris part au dernier raid sur l'Angleterre

LONDRES. — D'après un communiqué publié cet après-midi par le War Office, le raid de zeppelins de la nuit de mercredi à jeudi sur les comtés nord-est de l'Angleterre a été exécuté par trois dirigeables. Le premier fut aperçu à 9 h. 10 du soir; il lança cinq bombes qui ne causèrent aucun dommage. Il fut chassé par le feu des canons anti-aériens. De nombreux témoins affirment que le ballon a été touché.

Le second zeppelin fut aperçu sur un autre point à 10 h. 15 du soir et bien qu'il soit resté quelque temps à cet endroit, il ne lança aucune bombe.

Le troisième dirigeable lança plusieurs bombes sur une troisième localité dans le courant de la nuit et ne causa que de très légers dégâts.

Le total des projectiles jetés au cours de ce raid est de vingt-quatre bombes explosives et de vingt-quatre bombes incendiaires. Les pertes sont évaluées jusqu'ici à un enfant tué et à deux hommes, une femme et cinq enfants blessés.

Aucun bâtiment militaire n'a été atteint.

Vapeur anglais coulé

LONDRES. — Le vapeur *Zent*, de 4.000 tonnes, a été torpillé par un sous-marin allemand sans avertissement préalable, la nuit du 4. Le capitaine cinquante noyés.

L'Espagne proteste à Berlin contre le torpillage du Sussex

MADRID. — Le gouvernement a envoyé à Berlin une note de protestation au sujet du torpillage du *Sussex*, qui a occasionné la mort de plusieurs sujets espagnols, et au sujet du torpillage du vapeur *Albatros* dans le golfe de Biscaye.

Communiqué italien

ROME. — L'activité de nos petits détachements a été grande sur le long du front du Stelvio.

En Giudicarie, duel d'artillerie, entre le Garde et le Haut-Astico.

Dans le val Sugana, rencontres très vives de notre infanterie avec celle de l'adversaire.

Dans la zone du torrent de Larganza (Brenta), nous avons repoussé l'ennemi; nous lui avons infligé de grandes pertes et fait treize prisonniers.

Dans le Haut-Isone, la pluie et le brouillard ont limité les actions d'artillerie; elles ont été très intenses sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia.

Sur le Caiso, dans la nuit du 4 avril, nous avons repoussé deux petites attaques.

Ex-sujettes allemandes qui ne suivent pas la mode de Paris



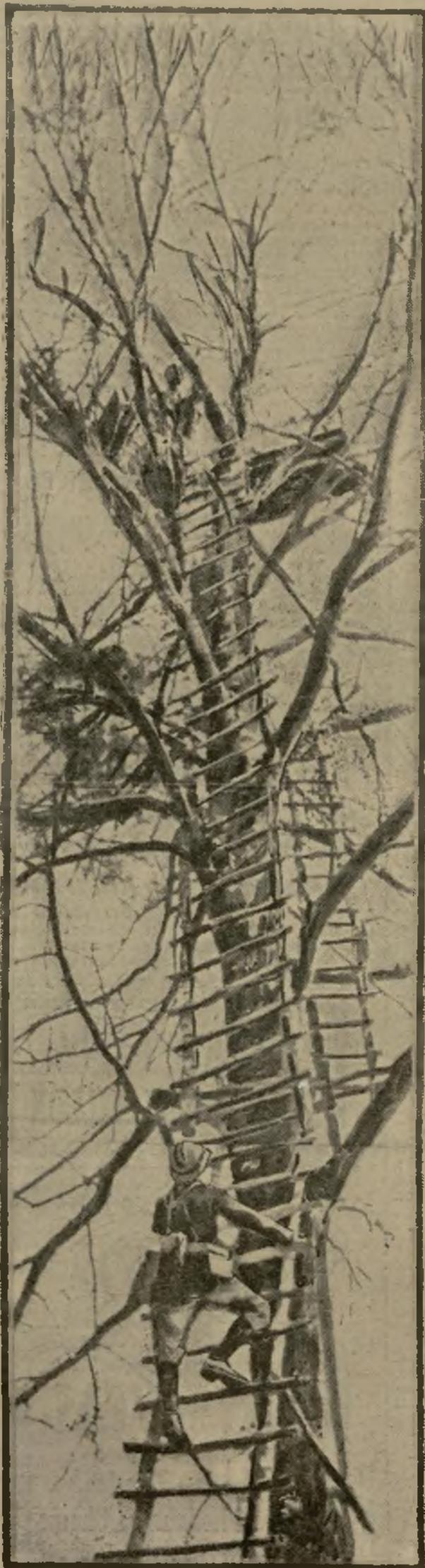
Si la Berlinoise, quoi qu'elle en dise, fut toujours préoccupée d'être habillée à la dernière mode de Paris, ces femmes du Cameroun qui, naguère encore, comptaient parmi les sujets coloniaux de l'empire n'ont jamais cherché à imiter la Berlinoise et restent fidèles à leurs atours.

Comment le rat est parfois l'ami de l'homme



Les poilus, après avoir longtemps souffert des rats, ont estimé qu'ils en pouvaient utilement tirer parti. Ayant mis en œuvre les pièges et les poisons, ils ont recueilli un grand nombre des détestables rongeurs, et les tanneurs professionnels ou amateurs préparent maintenant les peaux qui serviront à confectionner d'imperméables tuniques.

Un observatoire de la guerre



Il reste encore des arbres près du front. Nos défenseurs, autant qu'ils le peuvent, les utilisent comme postes d'observation. Le rôle de vigie, sur ces perchoirs, n'est pas sans péril.

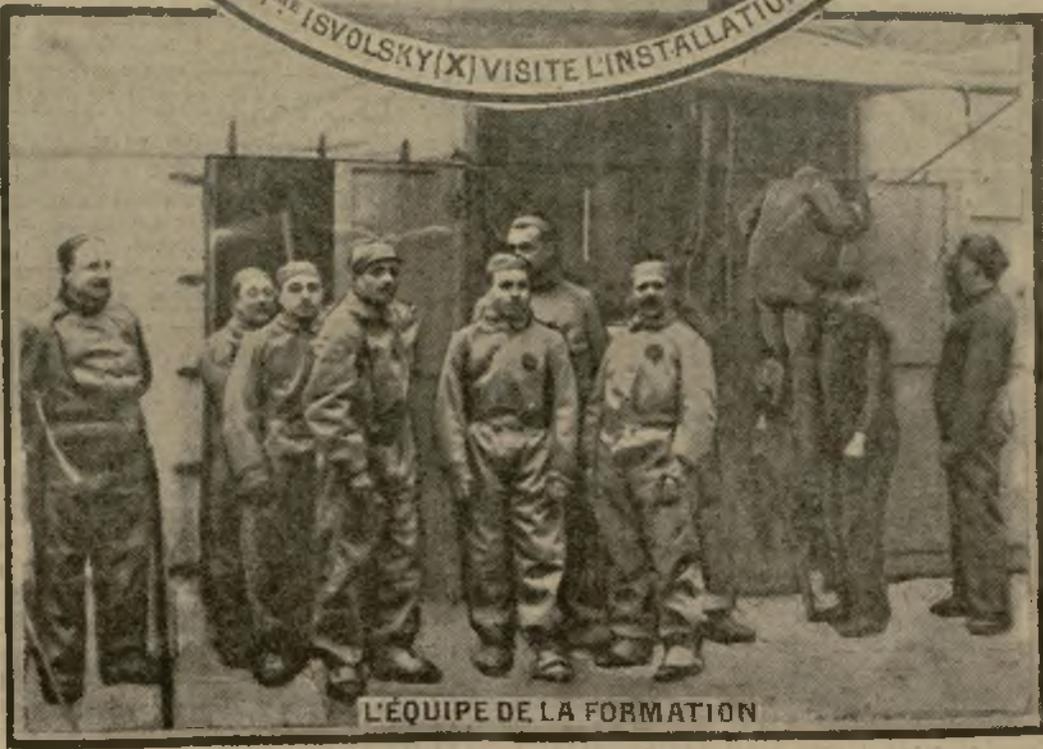
L'hygiène au front



UNE DES SIX TENTES



M^{re} ISVOLSKY (X) VISITE L'INSTALLATION



L'ÉQUIPE DE LA FORMATION

Une nouvelle formation de bains-douches et de désinfection offerte par le gouvernement russe, organisée par le colonel Osnobichine, directeur des ambulances russes, sur les plans établis par l'ingénieur Mège, a été inaugurée hier au dépôt du 13^e d'artillerie par M. Justin Godart, en présence de M^{re} Isvolsky.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Recommencer!

Ils étaient comme tant d'autres qui se sont succédé sous le vaste ciel sans y lever les yeux, et en courbant toujours la tête vers la terre misérable et vers la poussière. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Les deux damnés en étaient restés là-dessus. Ils avaient mis tout leur cœur à piocher la vigne, à la tailler et à l'écouler en saison. Rien de plus que cela. Pas d'autre Evangile que le *Manuel du greffage*. Pas d'autre rêve que celui d'une bonne vendange et le goût de fruit dans le vin.

Dans des vies comme cela, les sous s'ajoutent aux sous, un à un, impitoyablement. L'œuvre humaine est finie quand les livrets de caisse d'épargne sont pleins; et, tout muni de titres de rente, on entre dans la miséricorde infinie de la mort.

— Ces rentes-là... c'est bon pour les paysans comme nous! — faisait le père Léchallier. Le petitot aura de quoi... lui!...

Et la mère approuvait.

Car tout ce dur labeur, cette longue misère, tout cela c'était pour donner « de quoi » au petitot!... Et lui... ce petitot... c'était un brave petit, avec une douce figure et des yeux clairs. Il était sobre et pas sot. On l'aimait dans le pays pour son obligeante modestie. Les parents étaient fiers de lui; ils le voyaient déjà riche, renté et plein de vignes en Chambertin.

Mais le petit, lui, songeait à tout autre chose. Il avait son amour blotti au chaud dans son cœur. Ça venait de loin à travers la vie et la jeunesse sous les douces saisons. C'était une tendresse de petit garçon et de petite fille. Il y a beau temps qu'ils s'étaient parlé amour pour la première fois. Ils ne savaient pas encore bien ce que cela voulait dire. Plus tard, ils l'apprirent.

Quand on raconta tout cela aux Léchallier, la mère, elle, pleura de dépit sans mot dire, car elle rêvait d'une bru qui aurait de l'argenterie. Mais le père, lui... montra du doigt le gros pisseau avec lequel il chassait la volaille: « Tu vois, garçon... c't'écorcé-çi!... Hé bin! si jamais l'amène la gueuse ici... voilà celui qui lui tâtera le râble... pas toi... je te le dis!... » Le petitot avait baissé la tête, et ce jour-là il n'en dit pas plus long. Mais l'amour ingénu et meurtri qui lui remplissait le cœur continua bravement de fleurir sous les épreuves. Les étres ont leur printemps; et l'églantine sacrée y déplie même sous les épiques ses belles fleurs calmes.

Mais la guerre survint. Ils partirent, les jeunes. Et le petit est parti lui aussi. Il fit comme les autres: il chantaient en s'en allant. Mais il laissait derrière lui ce qui déchire le cœur. Car la petite Marie blutée était devenue sa femme, non pas devant les hommes et sur le papier timbré, mais de toute son âme. Dieu qui contemple avec pitié les grands tourments d'ici-bas reçoit dans sa foi ces tendresses et ces fidélités.

Mais chez les deux Léchallier, chez les deux vieux, tout se flétrissait de chagrin. Ils restèrent tout l'hiver, au coin de leur cheminée, à tracasser la braise et à regarder les braises. — Les Prussiens... quelle feu ont-ils?... Celui des Prussiens!... Oh! tiens! je m'en ronge le sang et je m'en mange la cervelle!... Dire qu'on serait si heureux sur terre s'il n'y avait pas cette race d'avales-sabres et de mange-tout-cru!... En 70, je les entendais baragouner entre eux: c'est autant s'ils avaient croqué des bajonnettes!... Le plus fort, c'est qu'ils se comprennent!...

Mais la mère, qui se souvenait d'avoir été chrétienne, songeait, les mains jointes, et vivait de songes.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où ils apprirent que tout espoir était mort pour eux sur terre: le petit avait été tué. Il repose, avec bien d'autres, dans ce vaste sommeil béni où les courageux dorment de la même paix que les innocents et les justes.

Voici leur petite maison, aux deux Léchallier!... Passant, passez vite! N'entrez pas, surtout!... Les deux pauvres êtres veulent rester seuls, blottis dans leur chagrin.

Les deux désespérés, tout à leur farouche chagrin et confinés dans leur logis, ignoraient qu'un fils du sang de leur fils leur était né. Jusqu'au jour où, chez eux, la petite fiancée, la jeune mère, la douce petite Marie... Marie... Marie blutée, entra. Elle portait son bébé dans ses bras. Elle franchit le seuil en souriant, car sa chère maternité était sans crainte et sans honte. « Bonjour », fit-elle. Sans se

lever, le père mit hargneusement sa main en visière sur ses yeux et fixa l'intruse. Mais la grand-mère, elle, se leva... regarda... comprit... ouvrit ses bras. Les deux femmes s'embrassèrent en pleurant.

... La petite Marie souleva le voile de mousseline qui protégeait le visage de son mignon bébé. Le bébé reposait au fond de ses langes blancs, avec son visage menu et rond comme une rose en bouton, et de tout petits traits enfouis dans la grâce pensive des premiers jours sur terre. Sous la paupière bleutée, un regard, bleu comme le ciel et doux comme Jésus, cherchait déjà.

— C'est vous qu'il cherche, grand-mère!... Vous rappelez-vous pas les yeux bleus si doux qui se sont jadis levés vers vous?...

La grand-mère se penche et regarde avec le sourire et la douleur, et de toute son âme:

— Petite Marie!... C'est notre enfant?...

— Oui, mère!...

— O chérubin! Comme Dieu t'a fait joli!... Vois, père!... Regarde!... Reconnais-tu pas ces yeux-là?...

Et le grand-père vient... Il regarde... Il branle la tête... Il aguche déjà... La grand-mère approche son visage de cette petite figure ronde qui vient de naître... Les doigts mignons, menus et chétifs comme des insectes, rôdent sur le visage vieilli; ils y frôlent les rides douloureuses; ils y rouvrent la source des larmes et des tendresses; ils y cherchent le lait et le sein... Vous rappelez-vous, grand-mère?...

— Petite Marie!... Vous êtes chez vous, ici... Le fils vous y voulait voir: comme il avait raison!... Est-ce pas, père?...

— Pardi! fait le père. Et il s'ébrone comme un vieux chien griffon. Il a l'air de dire que ces choses-là... ça va de soi... Il fait le besogneux, il s'affaire, et il déraisonne:

— Tu vois, je fais déjà du feu comme s'il fallait se chauffer trois ou quatre familles autour. Car voilà notre Jean qui nous est rendu, tiens donc!... Puisque je te dis que c'était tel que ça!... Un petit nez rond comme ceci, et un brin de regard câlin qui parlait tout de suite de nous aimer!... Et pas plus de bruit sur terre que n'en voilà maintenant!... Je te le dis: c'est la vie à recommencer... pas plus!...

— Oui, mon homme!... fait la mère. C'est la vie à recommencer, mais pas de la même manière!...

Et, en effet, la vie qui recommence sur ce tout petit coin de la France, je l'ai vue: ce n'est pas la même qu'avant. La jeune moisson qu'on aimait a été couchée sous les faux. Mais un blé nouveau lève dans les sillons tout droits. Quand il sera mûr, il nourrira autre chose que les sombres bonheurs d'ici-bas. Oui, le travail qui recommence sur la terre des Gaules, c'est le travail que Dieu bénit, le travail qui déroule ses tâches sous le ciel et comme une œuvre qui lui parle!... C'est le labeur qui chante louanges à Dieu!... C'est du milieu de nos épreuves, c'est du fond de toutes nos douleurs que naît peu à peu sous la volonté des cieux la paix qui règnera un jour sur terre.

Gaston Roupnel.

LES PRIX DE L'ACADÉMIE
seront réservés aux combattants

Dans sa séance d'hier, l'Académie française a décidé de réserver, en 1916, l'attribution des prix dont elle dispose aux morts de la guerre, aux blessés et aux combattants.

Double suicide

Dans la soirée d'hier, on a découvert, au sixième étage de l'immeuble situé 55, rue des Petites-Écuries, les cadavres d'un homme et d'une femme qui gisaient dans une mare de sang. Tous deux avaient la gorge tranchée.

L'enquête faite par M. Lacroix, commissaire de police, a établi qu'il s'agissait d'un double suicide. L'homme était un local de l'immeuble, nommé Gaston Voresil, âgé de cinquante-trois ans. L'identité de la femme n'a pu encore être établie.

Les deux corps ont été transportés à la Morgue.

Obsèques des victimes de l'explosion
de Boulogne-sur-Seine

Hier matin, à 9 heures, ont eu lieu, au milieu d'une foule nombreuse, les obsèques de Mmes Georgette Fonck, Marie Buffin, Renée-Marie Tiéni, Marie-Anne Lefardbras et Olivier, victimes de l'explosion survenue dans la blanchisserie Roveneau, à Boulogne.

Les corbillards disparaissaient sous les couronnes. Après la cérémonie religieuse, l'inhumation a eu lieu au cimetière communal.

Des discours ont été prononcés par MM. Lagneau, Paris, Ferlet et Laurent.

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

— Le jeudi de la Passion 13 avril, à 2 h. 30, en la chapelle N.-D. de la Cité paroissiale de l'église Saint-Honoré d'Eylau, 66, avenue Malakoff, sera donné du Salut de charité avec quête pour les Orphelins de la guerre de la « Cantoria ». Un programme de musique religieuse comprendra deux parties: la première consacrée aux maîtres anciens, la seconde aux maîtres contemporains. M. l'abbé Verdrie, curé de la basilique Sainte-Croix, prononcera l'allocution.

— A Marseille aura lieu, dimanche prochain, une réunion au profit des blessés d'assistance, présidée par M. Barthou, ancien président du Conseil.

MARIAGES

— En l'église Saint-Honoré-d'Eylau, vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage de M. Jean Defauxcamberge, sous-lieutenant d'artillerie, en campagne, avec Mlle Irène Heibeth.

DEUILS

Nous apprenons la mort:

De M. Emile-Marcel Baudot, sculpteur statuaire, du 6^e bataillon de chasseurs à pied, blessé grièvement près de Verdun, décédé à l'ambulance de Bévaux (Meuse), âgé de trente ans. Il était membre des sociétés la Nationale des Beaux-Arts, du Salon d'Automne et des Indépendants.

De Mme Aimée Taillefer, mère de M. André Taillefer, avocat à la Cour d'appel de Paris, capitaine de réserve d'artillerie, décédé à quatre-vingt-cinq ans.

De M. Alexandre Mezera, architecte, fils de M. Charles Mezera, artiste peintre.

Du baron Ernest de Moiré, père du lieutenant Edme de Moiré et beau-père du capitaine de Lombard, décédé à Poitiers.

Du marquis Henry de Lormel, lieutenant au 1^{er} régiment de dragons, promu sur sa demande capitaine au 2^e bataillon de chasseurs à pied, fils du colonel de Lormel.

Du jeune romancier Paul Linher, tombé pour la France en Lorraine.

COURS ET CONFÉRENCES

M. Jean Bachelin fit, avant-hier, à l'Université des Annales, une conférence des plus remarquables sur les fondateurs de l'École du romantisme: Woodsworth, ce grand prêtre de la Nature; Coleridge, ce métaphysicien dont la parole était un éblouissement, et, enfin, John Keats, qui fit de la Beauté universelle sa religion, son idéal, son rêve...

Cette admirable conférence, ainsi que les poèmes dont l'éminent conférencier donna lecture seront publiés dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

— A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi 7 avril, à 2 h. 1/2: Les Poètes et la mission de la France, conférence par M. Augustin Dorchain. Audition de Mmes Valpreux et Lucie Brille.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale | Les événements locaux
La vie artistique | La vie économique
Les procès importants | Les sports
Les accidents graves | Tous faits pittoresques

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
49, rue Paradis, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

Lombard, Laborde Garfunkel et C^{ie} (SEPTIÈME AUDIENCE)

Un défilé suggestif

Les interrogatoires qui se poursuivent achèvent de démontrer que chacun des inculpés persiste dans le système de défense qu'il a adopté. Pierron et Du Bosq continuent à reconnaître leurs agissements en les mettant sur le compte du docteur Lombard, tandis que ce dernier, de sa voix la plus douceuse qu'une mimique expressive accompagne, persiste à se prétendre une victime.

Quant aux bénéficiaires ils sont unanimes à protester de leur innocence; ils croyaient — quelle naïveté! — qu'une visite médicale devant un médecin civil et un don aux œuvres de Lombard suffisaient à les faire admettre dans les hôpitaux de l'agence. Telle est l'antienne.

La note comique, vaudevillesque même, devrais-je dire, est apportée par le commis-voyageur Langevin, réformé par le major Laborde.

Au début de l'audience, le colonel Favart annonce à la défense que le Procureur de la République lui a transmis le dossier relatif à Garfunkel, qu'il met à la disposition de la défense jusqu'à samedi inclus.

Puis, à la demande de M^r Ducos de la Haille, le conseil décide qu'on entendra le docteur Truffier, mobilisé à Verdun. Ce dernier avait joué dans ce scandale un rôle complaisant, mais son cas avait été disjoint.

On interroge l'artilleur Cambon, du 50^e régiment, qui fut tout d'abord hospitalisé à Villemin 27, puis présenté au conseil de réforme. Cambon versa à l'agence 1.525 francs par l'intermédiaire du dentiste Blaizais, l'un des familiers de Lombard.

Singulier personnage que Uvignel, dit « Blaizais » : sans aucune instruction, et bien que ne possédant aucun diplôme, il avait réussi à fonder à Paris un Institut Dentaire, où il préparait des élèves à l'art dentaire, ainsi qu'à la « restauration faciale ».

Bonne fragne de Normand, avec ses longs cheveux presque blancs, il figure assez bien le type classique de l'arracheur de dents, banisseur sur les champs de foire ou les places publiques.

Du Bosq affirme que Blaizais recommandait aux malades qu'il présentait à la réforme de « faire l'idiot » pour lui permettre de répondre à leur place. L'accusation prétend même qu'il aurait usé à leur égard de certains procédés de son invention tels que des injections de miel dissous dans de l'alcool.

Pour se donner plus d'allure, le « dentiste », qui était président de la « Société des mariniers-ambulanciers de France », avait arboré une sorte d'uniforme avec quatre galons et sa poitrine était constellée de médailles.

Toutes mes économies ont passé dans l'engrenage. Adolphe mélancoliquement Cambon à une question du président.

Lorsque la question devient gênante pour lui, Blaizais fait cette réponse, qui provoque les rires de l'auditoire :

— Je ne sais pas, mon colonel, c'était pas de mon « rayon ».

Coumoul est cet Auvergnat qui substitua des expectorations tuberculeuses aux siennes.

Il remit à Lombard 300 francs pour sa réforme au lieu des 500 francs promis.

D'habitude on dit merci, mais il ne l'a pas fait, ajoute Coumoul.

Et le colonel de riposter : « Ça se comprend, vous prometiez 500 francs et vous n'en donnez que 300... »

Le sergent Adolet, épiciier, 11, rue de Montenoie, présenté à Lombard par son ancien cousin Demichel versa 2.000 francs pour sa réforme; le soldat Collaire remit 1.000 francs, mais n'ayant réussi qu'à être versé dans le service auxiliaire il réclama, et Lombard lui rendit 500 francs.

Un hôtelier-restaurateur du quartier de l'Hôpital, Geoffroy, réformé, signa une reconnaissance de 500 francs qui ne lui fut jamais présentée.

Le soldat Boisson, que le rapport accuse de simuler la folie, a été réformé par l'intermédiaire de Maurice Steinmüller. Il versa 4.000 francs. Le marchand de vins Aujollet obtint le même résultat avec 500 francs. C'est, au tour du commis-voyageur Langevin, qui fut réformé par Laborde, coût : 1.100 francs. Il paya six déjeuners succulents auxquels il n'assista pas. Il dîna une seule fois en compagnie de Laborde, Lombard, un capitaine, commandant les écuries du Bon-Marché (sic) et le chef de cabinet d'un ministre.

En parlant de ces personnages, c'est un scandale que l'on cherche? proteste M^r Demange.

On déjeunait mieux chez Lapérouse qu'au Soufflet, déclare bêtement Lombard.

C'est le mol de la fin.

Alfred Bougenier.

La taxation des denrées

Le projet sur la taxation des denrées et substances nécessaires à l'alimentation, au chauffage et à l'éclairage est venu hier en discussion au Sénat.

Après M. Colin qui, au nom de la commission, en exposa l'économie, indiquant que celle-ci se refusait à entrer dans la voie de la taxation, proposait en revanche au Sénat de rendre plus aisément applicable l'article 419 du Code pénal relatif à la spéculation illicite et même d'aggraver les peines dans certains cas, M. Darbot vint dénoncer la spéculation et son corollaire, l'accaparement, comme les principales causes de la cherté de la vie, et, rappelant l'exemple du blé, réclamer la réquisition et la taxation de la viande. M. Perchof, rapporteur, combattit ensuite cette thèse, soutenant que la réquisition et la taxation exigeraient toutes sortes de mesures vexatoires pour les producteurs et les consommateurs.

La discussion continuera aujourd'hui.

A l'ouverture, le Sénat avait voté quatre projets de loi dont un tendant à la création d'une caisse dite « des Beaux sites et des Monuments naturels ».

LES AJOURNÉS ET EXEMPTÉS devant les conseils de révision

Le rapport de la commission de l'armée sur le projet de loi relatif à l'examen par les conseils de révision des ajournés des classes 1913, 1914, 1915, 1916 et 1917 et des exemptés des classes 1915, 1916, 1917 vient d'être distribué à la Chambre. Il conclut à l'adoption du projet.

Seront dispensés de la convocation les exemptés qui auront contracté un engagement pour la durée de la guerre ou l'engagement spécial pour un emploi prévu à l'article 4 de la loi du 17 août 1915. Les ajournés et exemptés reconnus aptes seront appelés sous les drapeaux aux dates fixées par le ministre de la Guerre. Ceux qui ne se rendront pas à la convocation seront considérés comme aptes au service armé.

Les hommes qui seront ajournés par les conseils de révision seront soumis à un examen périodique devant les commissions spéciales de réforme : cet examen aura lieu, en principe, tous les ans.

Ceux d'entre eux qui ne se présenteront pas à un de ces examens périodiques seront considérés comme aptes au service armé et incorporés aussitôt.

Ajoutons que le contingent des hommes que les conseils de révision vont avoir à examiner est ainsi évalué :

1 ^{er} ajournés : classe 1913.....	7.325
— — — — — 1914.....	12.810
— — — — — 1915.....	25.654
— — — — — 1916.....	76.772
— — — — — 1917.....	106.872
2 ^e exemptés : classe 1915.....	14.812
— — — — — 1916.....	13.070
— — — — — 1917.....	11.461
Soit, au total, 268.876 hommes.	

Conseil des ministres

Le conseil des ministres, réuni hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et mili-

LE MANDAMENT DU CARDINAL MERCIER

Le XX^e Siècle publie le texte du mandement du cardinal Mercier. Voici le passage qui a excité la colère de l'autorité allemande :

« Vous voudrez bien reconnaître que je ne vous ai jamais caché mes appréhensions. Je vous ai prêché le patriotisme parce qu'il est une dépendance de la vertu maîtresse du christianisme, de la charité. Mais, dès l'abord, je vous ai fait entrevoir que, selon mon humble pressentiment, notre épreuve serait longue et que le succès appartiendrait aux peuples qui y mettraient le plus d'endurance.

« La conviction, naturelle et surnaturelle, de notre victoire finale est plus profondément que jamais ancrée en mon âme.

« Nous l'emporterons, n'en doutez pas, mais nous ne sommes pas au bout de nos souffrances. »

Quoi qu'il arrive, le cardinal restera à son poste

LE HAVRE. — Divers journaux italiens ont publié une information de Genève d'après laquelle le gouvernement belge, d'accord avec le gouvernement français, aurait fait savoir au cardinal Mercier que le meilleur accueil au Havre lui était réservé au cas où le conflit avec le général de Bissing deviendrait trop aigu. La bonne foi des journaux a été surprise; cette information est inexacte et le cardinal Mercier ne songe nullement à quitter la Belgique, quelle que soit l'attitude du général von Bissing.

A LA CHAMBRE

L'exploitation des terres abandonnées

Après cinq séances de discussions, la Chambre a voté hier une partie de l'article premier du projet sur la mise en culture des terres abandonnées. Nous ne savons, d'ailleurs, s'il y a lieu de regretter cette lenteur : M. Theveny, député de l'Aube, qui est agriculteur-exploitant et prétend à quelque compétence en la matière, déclare, en effet, le projet inapplicable!

Hier, on travailla pourtant avec ardeur. Trois députés développèrent successivement, pour les retirer au moment du vote, trois amendements qui leur paraissaient réaliser la solution rêvée. Plus hardis, deux de leurs collègues socialistes allèrent jusqu'au scrutin : l'un et l'autre virent la Chambre repousser leur texte.

On restait ainsi, pour le premier paragraphe de l'article premier, en présence du texte de la commission auquel M. Méline, ministre de l'Agriculture, opposait une disposition qui avait ses préférences. Conciliante, la Chambre adopta la première phrase du texte de la commission, la seconde de celui de M. Méline; elle ajouta ensuite au tout une disposition supplémentaire de M. Paisant qui en précisait la portée.

Le texte voté dit que les maires inviteront, par lettre recommandée, les propriétaires ou exploitants habituels des terres non cultivées à mettre s'il y a lieu ces terres en culture. Lorsque des raisons suffisantes pour justifier l'abandon n'auront pas été données dans les quinze jours, les terres pourront être réquisitionnées et livrées, pour être mises en culture, au Comité communal d'action agricole institué par décret.

La discussion doit continuer cet après-midi, après l'examen du projet de loi modifiant la limite d'âge des colonels et des officiers généraux.

Au début de la séance, la Chambre avait adopté, sans débat, le projet, modifié par le Sénat, relatif aux inventions intéressant la défense nationale.

La délégation des députés serbes au Palais-Bourbon

La commission des affaires extérieures de la Chambre des députés a reçu, hier matin, en séance spéciale la délégation des députés serbes, composée de MM. Costa Stoyanovitch, président du club des députés serbes; Velislav Voulovitch, ancien ministre, vice-président; le docteur Dragea Pavlovitch; le docteur Milan Markovitch; le docteur Dragoljub Arangélovitch; Radoslav Agalonovitch; Paul Boufitch; Dragoljub Yaksimovitch; Milorad Pavlovitch; Zika Rafailovitch; Milovan Larazévitch.

M. Georges Leygues, président de la commission, a prononcé une allocution :

Vous avez tout perdu, a-t-il dit aux députés serbes, hors votre épée et l'honneur. Votre armée, assaillie par les forces écrasantes de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Bulgarie, a su échapper à l'étreinte qui la menaçait et a accompli, au milieu de difficultés, de périls et de souffrances sans nom, une retraite qui est une épopée splendide. L'ennemi peut opprimer, momentanément, vos enfants, vos vieillards et vos femmes, mais il n'a pu vaincre vos soldats, qui, raffermissés dans leur confiance et leur résolution, brûlent de se ranger aux côtés des Alliés et de reconquérir leurs foyers. Nos pensées vont à votre peuple si malheureux et si vaillant. Dites-lui que nos cœurs battent près du sien. Créez-lui : Courage et foi ! La force punira les crimes commis par la force. L'heure de la justice et de la répara-

De vifs applaudissements ont accueilli ces paroles.

Tour à tour, MM. Milorad Pavlovitch, Costa Stoyanovitch et Radoslav Agalonovitch ont répondu à M. Leygues et exprimé leur admiration et leur reconnaissance pour la France.

La commission des affaires extérieures recevra samedi les députés serbes dans un déjeuner intime.

Un diplôme aux familles des morts pour la patrie

La commission de l'armée vient de proposer à la Chambre la discussion immédiate et le vote de la proposition de loi suivante :

ARTICLE UNIQUE

Un diplôme d'honneur, portant en titre : « Aux Morts de la Grande Guerre, la Patrie reconnaissante », est décerné à tous les officiers, sous-officiers et soldats des armées de terre et de mer décédés depuis le début des hostilités pour le service et la défense du pays. Ce diplôme sera remis à leurs familles par les soins des autorités civiles et militaires.

A des époques où une gloire moindre coûtait beaucoup plus cher, dit le rapport, la France s'est toujours estimée assez riche pour la payer. En attendant qu'elle puisse dignement glorifier les héros tombés, la Chambre s'honorera si elle désigne dès maintenant à la vénération publique ceux ou celles qui souffrent de la mort au champ d'honneur d'un fils, d'un époux ou d'un père.

SITUATIONS

brochure envoyée franco,
PIGIER rue de Rivoli 59, Paris.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Demain samedi, la Comédie Française, pour sa saison classique, à 1 h. 1/2, donnera un des plus gros succès de sa saison, *Britannicus*, tragédie en cinq actes, de Racine. On commencera par *Le Luthier de Crémone*, un acte de François Coppée. Le spectacle sera terminé par *Paul de Carotte*, un acte de Jules Renard.

A l'Opéra-Comique. — Demain, soirée à 8 h. 1/4, *la Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Darmel, Henri Albers).

Aux Capucines. — M. Berthez nous prie d'annoncer qu'il reprend les soirées du jeudi 13 avril pour la répétition générale et du vendredi 14 pour la première représentation du nouveau spectacle des Capucines.

Au Théâtre de Monte-Carlo. — Le drame lyrique sacré, *la Passion*, que vient de créer l'Opéra de Monte-Carlo, a remporté un immense succès. La grandeur du sujet, le tact avec lequel MM. Jules Mery et Paul de Choudens ont écrit leur poème profondément chrétien, et surtout la beauté de la musique du maître belge Albert Dupuis, ont produit une émotion irrésistible et provoqué l'enthousiasme unanime. Cette noble et magnifique tragédie musicale fut admirablement interprétée par Mmes Stora, Perelli, Barkley et MM. Fontaine, Georges Petit, Anberdeau et Charles Delmas. Les décors de MM. Visconti et Eugène Frey ajoutent leur prestige à celui de l'œuvre. L'exécution chorale et orchestrale, sous la direction de M. Léon Jehin, fut de la plus haute perfection.

CINEMAS, ATTRACTIONS

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

La direction de l'Omnia ré-voit habituellement la difficulté de présenter chaque semaine un nouveau programme toujours intéressant; c'est ainsi qu'elle offre au public deux drames: l'un d'actualité, *Pendant la bataille*; l'autre, *le Revenant*, qui se passe en Angleterre. Tous deux sont très émouvants. Les actualités du front nous mènent à *Saint-Mihiel* et à *Verdun*; le public saluera l'apparition sur l'écran du général Joffre, du général Pétain, du prince de Serbie. Un excellent Prince: *la Voisine de Rigadin*, sur un amusant scénario de M. F. Luppé. N'oublions pas de mentionner l'orchestre excellent et la projection parfaite qui placent l'Omnia au premier rang de nos cinémas.

AU GAUMONT-PALACE. « LES ROSES DE LA VIE »

Cette semaine, la Direction du Gaumont-Palace a décidé d'offrir à sa clientèle *Cœur fragile*.

A la demande générale, une délicieuse comédie en couleurs, *les Roses de la vie*, et *le Dîner en retard*. Merveilleuses vues en couleurs: *Limoges, ses émaux, ses enlèvements*.

Enfin, pour terminer, *Avec nos alliés italiens*, et un film de guerre: *Le président de la République, le prince de Serbie et le général en chef sur le front de Verdun*.

Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

OLYMPIA. — Tout en maintenant à son programme *Dévorées* avec *Georges Marek et ses lions*, cette attraction sensationnelle, d'une poignante émotion, qui émerveille tout Paris, le trio *Omega*, le plus formidable travail de force qu'il soit donné de voir; le cycliste comique *Lacey*, la direction de l'Olympia donne aujourd'hui la première de: *Une Aventure de Mme Faurel*, opérée en un acte de MM. Lucien Boyer et Hugues Delorme, avec Mme Madeleine Chaisolette; également au programme: l'illusionniste *Fred Boizin*, l'équilibriste *Bethancourt*, *Kitty Rosen* et ses chiens, *Henriette Lebioná*, *Bracl*, *Nocty*, *Nine Selter*, etc.

Aujourd'hui, matinée, fauteuils 1 fr. Soirée: 1, 2, 3 fr.

VENREDI 7 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Mère apprivoisée*, *l'Épave*, *l'Offrande*.

Opéra-Comique. — *Hélène*.

Odéon. — A 8 heures, *Chatterton*, *les Grandes Demoiselles*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nana* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 45, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Cag en pâte*.

Capucines (161, 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; *le Successeur*, *Devant le Rideau*.

Théâtre. — *Mercet*, jeudi, samedi, dimanche et mardi, à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Cluny. — A 8 h. 45, *le Fils surnaturel*.
Déjazet. — A 8 heures, *les Flancs de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Lorde*, *le Masque*, *Une rage d'amour*, *la Lanterne* (mat. mercr. et dim.).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *le Petit Intérieur*, *l'Avion 353*, *Une petite femme forte* (Otero Diéleric).

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace* (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 20, *le Poilu*; *Hortense a dit*: « J'm'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de nocces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Neste*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Mousquetaires au couvent*.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — 9 h. 30 et 8 h. 30, *Une Aventure de Mme Faurel*, *Dévorées*, avec G. Marek et ses lions, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Cœur fragile*, *les Roses de la vie*, président et généralissime aux armées. Luc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Pendant la bataille* (drame), *les Mystères*, *la Gôlette* *« la Panthère »*, *la Voisine de Rigadin* (Prince), Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *La Gôlette « la Panthère »* (suite des Mystères), *la Voisine de Rigadin*, *l'Organisation des défenses* en Orient par le général Mahon.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Dans le secteur de Saint-Mihiel. A 800 m. des Boches, dans un village en ruines, un colonel passe en revue son régiment qui vient de se battre. Le drapeau déchiqueté, la tenue des hommes, les murs écroulés: le tout constitue un film d'une admirable beauté et d'une émotion intense. On applaudira en même temps: *Le prince de Serbie à Verdun*; *Le général Mahon organise la défense de Salonique*; *Vaillance tra-*



VAILLANCE TRAHIE

hie, drame interprété par Francesca Bertini; *Cœur fragile*, comédie; *Le dîner en retard*, dessins animés; *Une erreur*, comique; *Nouveautés-Journal*, tous les faits divers mondiaux, et en supplément de ce programme déjà copieux: *Pailleasse*, d'après l'opéra célèbre, avec une partition spécialement arrangée par le maître Léoncavallo. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA

UNE REVUE DANS LES RUINES

Le programme de cette semaine est dominé par des actualités de premier ordre: *Dans le secteur de St-Mihiel, une revue dans les ruines* et *l'Organisation des défenses en Orient par le général Mahon*. — Le programme contient en outre: *La Gôlette « la Panthère »* (suite des Mystères); *Le Destin vengeur*, drame d'aventures; *La voisine de Rigadin*, scène



« LES MYSTÈRES DE NEW-YORK »

comique, par Prince; *Pendant la bataille*, drame d'actualité; *Tivoli-Journal*, faits divers du monde entier, etc., etc. Adaptation merveilleuse par le grand orchestre symphonique, unique à Paris. Rappelons que *Tivoli-Cinéma*, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 1/2, avec de même programme que le soir. Location: Tél. Nord 26-44.

REUILLETON D'EXCELSIOR DU 7 AVRIL 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XIV

Un homme dans la nuit

Le lendemain matin, en se levant, Lison était toute triste, et sans goût elle descendit de sa chambre pour commencer sa journée.

Elle avait beaucoup réfléchi pendant la nuit à toutes les paroles que Robert lui avait dites.

Les intentions du jeune homme étaient très claires: mais pas plus que la veille elle ne voulait les encourager.

— Comme il faut que je sois forte et raisonnable! pensait-elle.

Et de cette nécessité qu'elle s'imposait, elle éprouvait au fond d'elle-même, une très vive douleur.

Elle avait dit à tante Félicie qu'elle avait rencontré à Aix un jeune homme, fils de gros commerçants parisiens, qu'elle avait souvent vu chez Rosalie sœurs, avant la guerre.

C'était maintenant un mutilé de la Marne, un

des glorieux défenseurs de Paris, de ceux qui avaient sauvé la France.

— Je voudrais bien le connaître! avait dit tante Félicie.

— Il est à Aix pour sa convalescence, avait ajouté Lison. Il viendra peut-être jusqu'ici en se promenant, pour nous saluer...

Tante Félicie s'était montrée ravie de cette visite, et Lison n'avait ajouté rien de plus.

Pourtant Robert ne vint pas ce jour-là au Mas des Oiseaux, comme il l'avait annoncé.

Toute la journée, la jeune fille avait été anxieuse et n'avait point cessé de guetter son approche sur la route.

Elle aurait été à sa rencontre pour l'avertir, et elle lui aurait dit:

— Vous savez, vous venez ici en vieux camarade, mais je vous en prie pas un mot à tante Félicie qui dise autre chose que notre amitié. Et surtout rien d'une folie impossible...

Mais elle n'eut pas la peine de prendre cette précaution.

Le soir, elle était morose, et ne savait que penser.

Pourquoi Robert n'était-il pas venu?... Il avait réfléchi, lui aussi, sans doute... Elle ne le verrait plus jamais!

Et au fond, c'était peut-être mieux ainsi.

Mais le jour suivant, le facteur à midi porta une lettre.

Lison tressaillit en reconnaissant l'écriture de Robert sur l'enveloppe.

Tante Félicie était stupéfiée: jamais encore personne n'avait écrit à sa nièce depuis le temps qu'elle était au Mas des Oiseaux!

Lison ouvrit l'enveloppe sous les yeux de sa tante inquiète, et lut tout d'un trait:

« Mademoiselle,

« Je suis désolé, mais je n'ai pu venir, comme je l'avais projeté, vous rendre visite.

« En rentrant à la Villa du Repos, j'ai appris que je devais passer le lendemain à Marseille devant le conseil de réforme, pour régulariser ma situation militaire. C'est une simple formalité, pour un invalide comme moi.

« Mais je reviendrai pour dimanche, et je ne manquerai pas de venir au Mas des Oiseaux, dans l'après-midi.

« Veuillez présenter mes hommages à votre tante et croyez à mes sentiments les plus respectueux.

« ROBERT DARNEY. »

— C'est une lettre de M. Robert Darney, dit Lison à tante Félicie. Il ne veut pas nous déranger à l'improviste. Il annonce qu'il nous rendra visite dimanche dans l'après-midi, et il vous envoie ses hommages.

— C'est un jeune homme bien comme il faut, répliqua tante Félicie, flattée. Il nous faudra bien le recevoir...

Tout d'abord, en lisant les lignes écrites par Robert, Lison avait été très chagrinée.

Il ne lui en envoyait pas de semblables jadis, elles étaient plus affectueuses et moins froides, et ce « Mademoiselle » du début, et ces « plus respectueux sentiments » de la fin la déconcertaient.

Mais, à la réflexion, Lison pensa qu'il avait écrit de cette façon pour que sa tante pût lire la lettre, si elle le voulait, sans être choquée.

Ce n'était, en somme, que de la délicatesse, et la jeune fille en fut touchée.

CREDIT LYONNAIS

Bilan au 29 février 1916

Nota. — Les communications étant interrompues avec quelques-unes de nos Agences, nous avons dû, en ce qui les concerne, faire état des écritures passées à la date de la dernière situation qui nous est parvenue.

Table with 2 columns: Description (Espèces en caisse et d. les banques, Portefeuille et Bons de la Déf. Nation, etc.) and Amount (Fr. 676.394.334,17, etc.)

Table with 2 columns: Description (Dépôts et Bons à vue, Comptes courants, Comptes exigibles après encaissement, etc.) and Amount (Fr. 649.705.107,93, etc.)

LEÇONS AUTO particulier, s. torpédos gd luxe. Port. contr. px fixe s. surprise. Versigny, 87 bis, av. Gd-Armée, sortie M^e Mallot, T. 630-49.

Advertisement for Carburateur ZÉNITH. Includes an illustration of a man with a car and text: 'Plus encore qu'en temps de paix, les qualités du Carburateur ZÉNITH sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.'

La Bourse de Paris

DU 6 AVRIL 1916

Marché quelque peu irrégulier, mais toujours soutenu dans l'ensemble. À noter la grande fermeté des Industrielles russes traitées en banque, telles que Toula et Bakou. Du côté des fonds d'Etats, nos rentes sont diversement traitées, le 3/10 perpétuel s'alourdit à 82,12, alors que le 5 1/2 0/0 a une légère fraction à 88,08. Dans le groupe étranger, l'Extérieure ex-coupon trimestriel de 1 franc s'inscrit à 94. Russes peu modifiés. Parmi les établissements de crédit, la Banque de France abandonne une trentaine de points à 4.770; Crédit Lyonnais 1.048 au lieu de 1.046. Grands Chemins français calmes. Lignes espagnoles soutenues: Nord-Espagne 425, Saragosse 420, Andalous 380. Permèlé des cuprifères, du Rio, notamment, à 1.760.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,58; Suisse, 116; Amsterdam, 200; Pétrograd, 188 1/2; New-York, 599; Italie, 90 1/2; Barcelone, 579 1/2.

Les Sports

Assemblée générale de l'A.C.C.F. — L'assemblée générale annuelle de l'A.C.C.F. a eu lieu hier, au siège du club. Dans un discours ému, le président, M. Deutsch (de la Meurthe) glorifia la mémoire des membres tombés au champ d'honneur, et qui sont au nombre de 30; il rappela que 28 membres ont été blessés, que 3 sont portés disparus, et enfin que 18 ont été faits prisonniers. Le président annonça qu'un membre avait été nommé grand-croix de la Légion d'honneur, 2 grands-officiers, 3 officiers, 35 chevaliers; 11 sociétaires ont reçu la médaille militaire et 127 ont été cités à l'ordre du jour.

M. Besançon, secrétaire général, donna lecture du rapport annuel, et l'on procéda au renouvellement des pouvoirs des membres du comité de direction sortants qui furent réélus. Trente-deux membres assistaient à cette réunion annuelle.

Advertisement for HÉMORROÏDES. Text: 'Peu de personnes ignorent quelle triste infirmité constituent les Hémorroïdes, car c'est une des affections les plus répandues, mais comme on n'aime pas à parler de ce genre de souffrances, on sait beaucoup moins qu'il existe un médicament l'Élixir de VIRGINIE NYRDAHL qui les fait disparaître sans danger. Goût délicieux. Envoi gratuit et franco de la brochure explicative ainsi que d'un petit échantillon réductif ou dixième en découplant cette annonce et l'adressant: Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris.'

Advertisement for GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON. Text: 'GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON CONTRE MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine. PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN. DANS TOUTES LES PHARMACIES. V. NIKES ROSER-VIENNAIS'

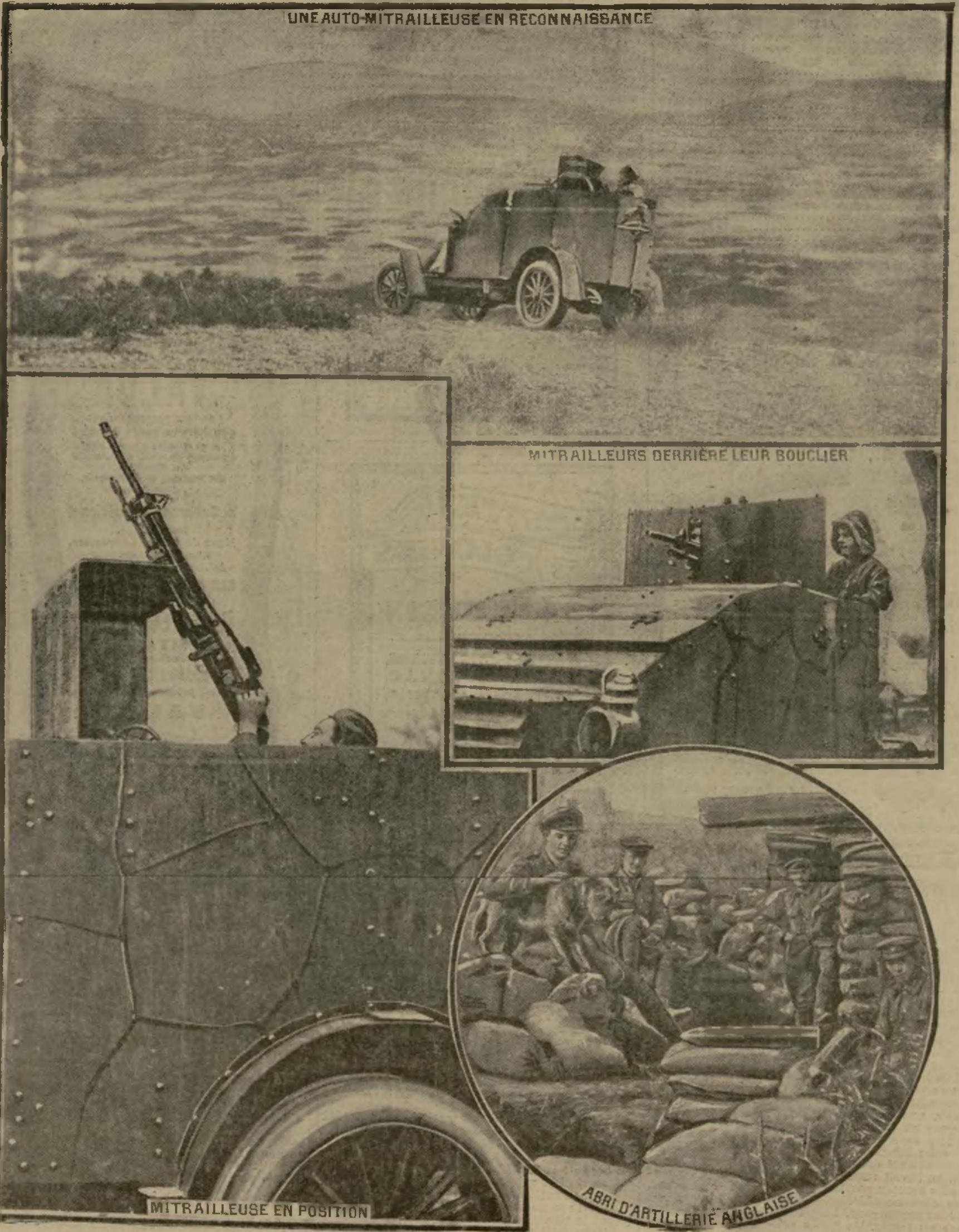
Advertisement for PASTILLES VALDA. Text: 'MÈRES DE FAMILLE à VOS ENFANTS qui partent en promenade ou à l'école, à VOTRE MARI qui sort pour ses affaires, à VOS VIEUX PARENTS qui vont prendre l'air, ramettez quelques PASTILLES VALDA en leur recommandant d'en faire un usage fréquent. Avec elles, ils n'auront rien à craindre du froid, de l'humidité, des poussières, des microbes de la contagion. AVEC ELLES ils éviteront ou guériront les Rhumes, Maux de Gorge, Laryngites, Bronchites, Grippe, Influenza, Asthme, etc. MAIS SURTOUT AVEZ BIEN SOIN de n'acheter que les PASTILLES VALDA VÉRITABLES vendues seulement en BOITES de 1.25 portant le nom VALDA. Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluamad.

Mais on n'était qu'au samedi, et, pour voir Robert, il fallait attendre au dimanche. C'était en vingt-quatre heures à passer avant de savoir si le jeune homme se rétablirait rapidement et s'il se rendrait tout à fait à la sagesse de Lison. Et, le dimanche enfin arrivé, vers 2 heures, Lison s'en fut sur la route, à la rencontre de Robert, afin de pouvoir lui parler librement quelques minutes avant de le présenter à tante Félicie. Celle-ci était fort affairée à préparer un goûter qu'elle voulait offrir au vaillant soldat et tournait avec anxiété une crème... C'était son triomphe de coutume, mais elle avait une peur terrible de la manquer. Pour ne pas avoir trop l'air d'attendre Robert, Lison avait pris le journal du jour pour le lire, assise sur un tronc d'arbre, au bord du chemin, et de temps à autre elle le parcourait sans négliger de surveiller l'horizon. Soudain, ses yeux tombèrent sur une petite nouvelle, une nouvelle bien banale, mais qui lui fit passer un grand frisson dans le dos. Il y avait simplement: « On informe de Marseille qu'un prisonnier allemand s'est évadé hier au soir du cantonnement où on l'avait ramené pour la nuit avec ses camarades occupés aux travaux des docks. Il est grand, les cheveux châtains, la moustache et la barbe tirant sur le roux. La gendarmerie doit être déjà sur ses traces. Un gamin prétend l'avoir vu passer à l'Estaque. Il ne saurait tarder à être repris. » — Mon Dieu, fit Lison, pourvu que ce ne soit pas Karl Mandel!... Elle tremblait maintenant d'une inquiétude folle. Plus elle réfléchissait, plus il lui semblait que cela devait être son fiancé de Francfort.

Oh! comme elle avait raison de ne pas vouloir écouter Robert dans ses projets impossibles! Elle était esclave à jamais de cet odieux Karl! La fatalité ne l'avait-elle pas justement ramené à Marseille, tout près d'elle, et voici maintenant qu'il se battrait! Lison aurait beau faire, elle demeurerait toujours la fiancée d'un Boche, et, lorsqu'elle voulait l'oublier, les faits, cruellement, venaient le lui rappeler. Elle essayait de se persuader que ce prisonnier évadé pourrait être un Allemand quelconque, le signalement était vague... Mais non, cela devait bien être lui. Il y avait dans l'armoire de tante Félicie, toujours ouverte, derrière les piles de linge, un vieux revolver chargé qui ne servait jamais à rien. Lison pensa que, sans en parler, elle le garderait toujours dans sa poche... Avec cette arme elle serait rassurée. Et c'est à cela qu'elle songeait lorsque soudain une main se posa sur son épaule, cependant qu'une voix joyeuse lui disait: — Eh bien! Lisette, Lison! à quoi rêvons-nous au bord de la route?... Robert était auprès d'elle. Elle ne l'avait même pas entendu venir. — Oh! comme vous m'avez fait peur! fit Lison, en levant la tête. Et elle était si troublée qu'elle laissa Robert se pencher sur elle pour effleurer les mèches de son front. — Non, Robert, dit-elle en se mettant brusquement debout. Vous savez bien nos conventions, et voilà que vous enfoncez les défenses... Soyez sé-

rieux et sage. Je vais vous mener voir tante Félicie. Il y avait cent pas à faire pour atteindre le Mas de Lison. — Vous savez, Lison, que je veux vous demander en mariage. — Si vous parlez de cela à tante Félicie, répondait-elle, je pars tout de suite, et je m'en vais je ne sais où! — Vous ne feriez pas cette folie, Lison! — Jurez-moi que vous ne ferez pas la vôtre? Robert dut promettre. Il comprenait bien que la jeune fille pour l'instant était butée. Mais il se promettait bien avant de la quitter de revenir à la charge, lorsqu'ils seraient seuls et que, peut-être, Lison l'accompagnerait un peu sur le chemin du retour. Tante Félicie fit à Robert Darney un accueil plein de grâce. Pour lui elle se prodigua en amabilités. Elle était fière de recevoir sous son toit un glorieux blessé des grandes batailles qui se faisait là-bas dans le Nord. Et elle ne se lassait pas d'admirer la médaille militaire et la croix de guerre que le jeune homme portait. Elle voulait lui faire raconter toute la guerre, tout ce qu'il avait fait. Robert souriait et lui répondait de son mieux, et sa médaille était mise à une rude épreuve. Lison, par contre, les laissait bavarder sans presque rien dire. Une obsession intérieure la tenaillait. (A suivre.)

Les auto-mitrailleuses de l'armée d'Orient



On signale depuis peu de petits engagements sur la frontière grecque aux abords du camp retranché de Salonique. Allemands et Bulgares laissent entendre que ces actions de détail sont le prélude d'une offensive dont ils prendraient l'initiative dans un délai prochain. Les Alliés répondent à ces pronostics en renforçant leur défense, notamment par un grand nombre d'auto-mitrailleuses récemment arrivées sur le front d'Orient.